

CHAPITRE 9

SAINT-BRIAC (SUITE) LA CROISIÈRE DE SA MAJESTÉ KIRILL VLADIMIROVITCH - 1931

La Nouvelle année débuta avec l'arrivée du major Radomir Novakovitch-Sivitch de l'Armée serbe le 3 janvier. C'était le Président de l'Association serbe des Vétérans de la Première Guerre mondiale et il désirait être présenté à Sa Majesté à l'occasion du 15^e anniversaire de l'Association pour lui exprimer la gratitude des anciens combattants serbes. Ils avaient combattu pendant la Guerre et avaient été les témoins du soutien apporté par la Russie.

Aussi longtemps que le roi Alexandre fut en vie, les Russes en Serbie eurent de nombreuses raisons d'éprouver de la reconnaissance pour le soutien qui leur était accordé et l'aide donnée au cours de la guerre de libération contre les Turcs. Les émigrés russes en Serbie avaient le sentiment d'être chez eux. L'Etat récemment constitué des Serbes, Croates et Slovènes, qui allait s'appeler plus tard la Yougoslavie, engageait volontiers dans les services gouvernementaux des ingénieurs, des médecins, des professeurs, des instituteurs, des officiers russes. Pendant les premières années de l'existence de la Yougoslavie, les professeurs des universités de Belgrade étaient presque exclusivement des Russes.

Leurs Majestés invitèrent le major Sivitch à déjeuner et discutèrent longuement avec lui de la situation en Yougoslavie. Il y avait des liens familiaux étroits entre Victoria Feodorovna et la dynastie serbe, puisque le roi Alexandre avait épousé la fille aînée du roi et de la reine de Roumanie. Kirill Vladimirovitch avait lui aussi une relation de famille avec la dynastie serbe, car la fille d'Elena Vladimirovna était mariée au prince Paul de Serbie et la sœur du roi Alexandre, Elena Petrovna, au prince Ioan Constantinovitch. En sa qualité de Président de l'Association des Vétérans, le major Simitch collaborait avec le lieutenant-colonel russe Skorodoumov pour la construction d'une église dédiée à la mémoire des combattants russes tombés sur le sol serbe. Les adieux échangés avec le major furent des plus amicaux.

L'année 1931 laissait entrevoir de nombreux voyages. Le 4 janvier 1931, je me trouvais à Paris en même temps que la grande-duchesse Kira Kirillovna, si bien que nous revînmes ensemble le 6 janvier. C'était un immense plaisir de voyager avec Son Altesse car la conversation avec elle était intéressante et facile. Le 9 janvier, j'accompagnai Sa Majesté Kirill Vladimirovitch à Paris, où nous passâmes très peu de temps, puisque nous rentrâmes le 12.

Sa Majesté Victoria Feodorovna remarqua que, les derniers temps, son mari était nerveux et qu'il se fatiguait facilement. Elle lui suggéra de faire une croisière en Méditerranée. Elle pensait que s'il échappait pendant un mois à son travail et à ses soucis, cela serait le meilleur moyen pour lui de se reposer. Kirill Vladimirovitch souhaitait depuis toujours visiter Jérusalem et se recueillir au Tombeau du Sauveur. Il y avait un bateau de croisière allemand dont l'itinéraire incluait Haïfa, port maritime proche de Jérusalem. Ce voyage donnerait aussi à Sa Majesté l'occasion de visiter l'Italie, l'Égypte, la Grèce et plusieurs îles grecques et, en même temps, de rencontrer beaucoup de Russes.

Le coût du voyage ne posait pas de problème. La question suivante était de savoir qui allait accompagner Sa Majesté. Leurs Majestés me choisirent, en pensant qu'un officier de marine serait le compagnon le plus approprié pour Kirill Vladimirovitch. Victoria Feodorovna dit avec beaucoup d'insistance qu'elle se ferait moins de souci pour la sécurité de son mari si je l'accompagnais, et elle ajouta : « Et vous, cela vous fera du bien de vous détendre après tant d'années de travail ininterrompu. »

Puis il fallut décider quoi faire, pendant ce temps-là, du travail qui allait s'accumuler. Sa Majesté donna l'ordre à ses principaux correspondants de n'écrire qu'en cas d'extrême

urgence étant donné que lui et moi allions être absents. Il fut décidé que le courrier qui arriverait serait ouvert par Victoria Feodorovna et que Wilczkowski, qui séjournait à Saint-Briac à ce moment-là pour de raisons de santé, lui servirait de secrétaire. Lorsque ce dernier apprit cette décision, il fut pris de panique : « Comment pourrait-il rencontrer Sa Majesté quotidiennement alors qu'il était si intimidé en Sa présence ? » En dépit de ses appréhensions, il la vit tous les jours, intimidé, et énormément soulagé chaque fois qu'il la quittait.

Notre départ eut lieu le 7 février 1931, à 10 heures 45, dans une Rolls-Royce. Cette voiture était un cadeau de la reine de Roumanie à Sa Majesté. Avant de mourir, le roi Ferdinand l'avait utilisée exclusivement pour de cérémonies, si bien qu'elle était découverte et richement décorée avec des plaques nickelées. C'était une automobile magnifique. Sa Majesté prit le volant quand nous partîmes ; j'étais assis à côté de lui, et le chauffeur français sur le siège arrière.

Notre itinéraire nous fit traverser Vitré et Laval jusqu'à Tours où nous passâmes la nuit. Nous descendîmes à l'Hôtel de l'Univers. Bien qu'il ne fût que 5 heures de l'après-midi et que nous n'eussions parcouru que 281 kilomètres, Sa Majesté ne voulut pas aller plus loin à cause du temps froid. Nous étions gelés. Il nous fallut une heure pour nous réchauffer. Ensuite nous fîmes un excellent dîner et gagnâmes nos chambres de bonne heure afin de reprendre des forces pour le lendemain.

Le lendemain matin, nous avons repris la route à 10 heures. Nous avons traversé Villefranche et Vierzon et nous nous sommes arrêtés à Bourges pour déjeuner à l'Escargot d'Or, que sa façon de préparer les escargots avait rendu célèbre. Nous sommes repartis à 2 heures pour arriver à Moulins à 3 heures 30. Nous n'avions fait que 227 kilomètres et il faisait encore jour, mais Sa Majesté avait pris froid, semblait-il, il ne se sentait pas bien et décida de s'étendre pour se reposer avant le dîner. Comme les chambres n'étaient pas chauffées, nous avons demandé à la femme de chambre d'allumer un feu dans la cheminée. Souriante, elle apporta quelques morceaux de petit bois qui fumèrent pendant un quart d'heure avant de s'éteindre. Il n'y avait pas grand-chose à faire car nous n'avions rien sous la main pour faire du feu. Il s'avéra impossible de faire revenir la femme de chambre qui était occupée à la préparation d'un grand banquet. On nous avait complètement oubliés. On entendait le bruit des discours et des applaudissements qui montaient de temps en temps de la salle de banquet. Nous avons sommeillé et dormi deux heures en dépit du froid dans les chambres, ou peut-être à cause du froid, car nous nous étions bien blottis sous dans les couvertures.

Le 9 février 1931, nous sommes repartis à 9 heures 45. Notre route nous conduisit à travers Bourbon l'Archambault, Doignon et Macon directement jusqu'à Lyon. Le temps était ensoleillé, mais la température était de 1° degré. Nous avons affreusement froid dans cette voiture découverte – le pauvre chauffeur était gelé sur la banquette arrière. A cause de cet inconfort, nous avons essayé de maintenir une bonne moyenne et sommes arrivés au Restaurant Terminus à Macon à 12 heures 45 et à Lyon à 3 heures 30. Il nous fallait traverser la moitié de la ville pour arriver au Palace Hôtel où nous avons réservé des chambres. Cela nous prit beaucoup de temps ; en effet, comme nous ne connaissions pas la ville, nous devons nous diriger uniquement d'après la carte. A peine étions-nous installés que l'amiral K.P. Ivanov-Trinadzaty, qui dirigeait les légitimistes de Lyon, vint nous rendre visite. Il nous a invités, Sa Majesté et moi-même, à dîner chez lui. Sa Majesté, qui connaissait Ivanov depuis les jours d'antan où ils avaient navigué ensemble en Extrême-Orient, accepta avec plaisir l'invitation. La famille Ivanov était composée de l'amiral, de sa femme et d'un fils marié dont la femme et l'enfant étaient là. Ils habitaient un très modeste appartement dans un quartier ouvrier de la ville. L'appartement était reluisant de propreté pour l'occasion et les chambres étaient sympathiques, décorées comme pour une fête. Les deux femmes avaient préparé le repas dans tous les détails selon la vieille tradition culinaire russe. Nous avons passé là une soirée agréable à évoquer nos souvenirs avec cette famille de vrais marins russes. Sa Majesté se prit d'affection pour le petit-fils de l'amiral, un enfant de cinq ans très ouvert. Nous avons pris congé de cette famille de la façon la plus cordiale.

Le lendemain matin, le 10 février, nous nous sommes mis en route à 9 heures 45. Avec trois autres Russes, l'amiral et son fils vinrent nous dire adieu. Comme c'était assez compliqué de sortir de Lyon pour se diriger vers le Sud, ils nous montrèrent le chemin en nous précédant dans leur voiture. Le temps était toujours beau et se réchauffait un peu.

Sa Majesté continuait à ne pas se sentir bien à cause de son rhume, mais il voulait poursuivre le voyage pour éviter de tomber malade en route. Sa température était presque normale. Nous avons suivi la Nationale 7 en direction de Valence et de Montélimar. Le temps resta frais jusqu'à Montélimar, où nous sommes arrivés à 12 heures 30, mais là, nous avons franchi des collines et il a fait immédiatement plus chaud, grâce aux vents du sud. Sa Majesté avait repris des forces et son rhume allait mieux. Nous avons déjeuné au restaurant « L'Empereur », gloire de Montélimar. Sa Majesté était maintenant d'excellente humeur. On sentait l'odeur du printemps dans l'air.

A 1 heures 30, nous avons continué notre route vers Avignon à travers la pittoresque région provençale. Nous avons laissé de côté la ville, qui, même vu de loin, paraissait intéressant. Sa Majesté avait décidé de passer la nuit à Aix-en-Provence. Nous sommes descendus à l'Hôtel du Roi René, où nous sommes arrivés vers 4 heures après avoir couvert 275 kilomètres. Comme nous avons un peu de temps libre avant le dîner, nous avons fait une promenade dans le jardin qui entoure l'hôtel et nous nous sommes assis sur un banc pour profiter du paysage, de l'air tiède et du calme.

Le lendemain, nous sommes repartis comme d'habitude à 9 heures 45. C'était la dernière étape de notre voyage. La destination finale était Cannes. Malheureusement un mistral très froid soufflait depuis le matin, il soufflait par bonheur dans notre dos, nous donnant cependant des frissons passagers. Le paysage était de plus en plus montagneux. Des pins de petite taille, typiques de la Côte d'Azur, apparaissaient le long de la Nationale. Vers midi, nous avons traversé le massif de l'Esterel. La route faisait de nombreux virages et devenait de plus en plus pittoresque. Les tournants se succédaient rapidement le long de profonds ravins. La voiture devait continuellement grimper et redescendre. Au commencement, la nature était rude, des rochers dénudés partiellement couverts de neige. Finalement nous avons atteint la dernière descente et nous espérions voir la mer à chaque instant. Ce moment arriva, elle apparut dans toute sa beauté. Elle était bleue comme seule la Méditerranée sait l'être, miroitant calmement sous le soleil. Nous pouvions voir Cannes qui s'étalait sur le flanc d'une colline. Cannes est situé dans un amphithéâtre qui descend jusqu'à la mer ; on avait l'impression d'avoir devant soi une photographie aérienne. A travers la verdure des pins, des cyprès, des peupliers et des palmiers, on apercevait les toits d'innombrables villas.

Avant d'aller à l'hôtel, Sa Majesté a décidé de me montrer la ville. Nous l'avons traversée et, roulant le long du port rempli de magnifiques yachts luxueux, nous sommes allés jusqu'au bout de la jetée.

Des régates internationales devaient avoir lieu bientôt à Cannes et tous les yachts se préparaient à y participer. Les drapeaux multicolores de différents pays flottaient aux mâts. Nous avons vu le yacht du roi du Danemark, yachtman passionné. Comme il venait régulièrement à Cannes pour les régates, Sa Majesté pensait pouvoir le rencontrer.

Sa Majesté descendit à l'Hôtel de Provence, son hôtel habituel sur la Côte d'Azur. Nous n'avions fait que 160 kilomètres, si bien qu'il était encore tôt, 1 heure 45. La vue sur la côte et la mer depuis la fenêtre de l'hôtel était magnifique.

Le 12 février 1931. La sœur de Kirill Vladimirovitch, Elena Vladimirovna, visitait la Côte d'Azur. Sa Majesté lui téléphona et elle l'invita immédiatement à déjeuner. Je ne vis Sa Majesté que de temps à autre le reste de la journée. Pour le dîner, il fut invité par la princesse Gigha, bien connue sur la Côte.

Je me suis hâté de prendre contact avec les Russes que je voulais voir. Le premier à venir fut B.K. Likhatchev, qui habitait la Côte d'Azur et qui fut mon compagnon pendant le reste de mon séjour. Il connaissait tout et tout le monde dans la région.

Les 12 et 13 février furent sans histoire. Kirill Vladimirovitch fut submergé d'invitations dès qu'on sut qu'il était sur la Côte d'Azur. Les visiteurs vinrent le matin en grand nombre lui présenter leurs respects. Parmi les Russes, il y avait l'inévitable P.S. Tolstoy-Miloslavsky, qui

espérait toujours que Sa Majesté lui conférerait le titre de comte, le général Samoïlov, qui dirigeait les légitimistes, un groupe de Mladoross, conduits par Likhatchev, le président de l'Association des Invalides, le colonel Roudnev et le représentant de l'Association des Vétérans, le colonel Korotchentsev. Parmi les gens qui souhaitaient être présentés personnellement, il y avait capitaine de cavalerie A.P.Ivanjine, Mouraviev-Apostol et sa femme, l'archiprêtre de la cathédrale de Nice Gregory Ostrooumov, et sa femme, le comte F.F. Medem, le chambellan S. von Derwitz, le général comte Toumanov, le général Khripounov, le capitaine Dounine-Barkovsky, Lev Narychkine.

Le 15 février 1931 tombait un dimanche. Je suis allé à l'église à Nice avec Sa Majesté. L'architecture de l'église de même que la décoration intérieure sont d'une beauté remarquable. C'est l'un des sites intéressants de Nice. Qui n'a-t-elle pas vu passer entre ses murs : les empereurs Alexandre II, Alexandre III et Nicolas II et maintenant Kirill Ier, ainsi que tous les membres de la Famille impériale russe qui venaient visiter la Riviera ; toute la noblesse ruse qui venait passer les quelques mois d'hiver dans le doux climat de la Riviera pour échapper au froid de Saint-Pétersbourg et de Moscou. C'était le cas avant la Révolution et aussi après pour tous ceux qui se sont établis là-bas. L'église était bondée pour la liturgie et Sa Majesté eut ensuite de la difficulté à s'extraire de la foule des Russes qui, très heureux, l'entouraient avec l'espoir de pouvoir échanger quelques mots avec lui.

A 5 heures, Sa Majesté et moi étions invités à prendre le thé par la veuve de l'amiral Makarov, Capitolina Nikolaevna. De nombreuses personnes étaient là, y compris Tolstoy-Miloslavsky et sa femme, le comte Goudovitch et sa femme, le capitaine de corvette Yakovlev, ainsi que beaucoup d'étrangers. La fille de l'amiral, l'épouse de Goloubev, était également présente. La veuve de l'amiral Makarov avait une vive sympathie pour Kirill Vladimirovitch, car ce dernier avait servi dans l'état-major de l'amiral à Port Arthur. Capitolina Nikolaevna était une personne extraordinaire, avec un esprit d'indépendance et un grand sens de l'humour. Elle était très connue, pas seulement dans les cercles de la marine, mais aussi au sein de la société de Saint-Pétersbourg. Le thé fut très animé. Capitolina Nikolaevna avait le don de mettre Sa Majesté d'excellente humeur.

Le 16 février, je fis mettre les visas dans nos passeports au consulat d'Italie à Nice. Après quoi, je retournai à l'hôtel pour trouver Sa Majesté en compagnie de l'amiral N.A. Petrov-Tchernichine qui avait accompagné Victoria Feodorovna pendant son voyage aux Etats-Unis. Le roi et la reine de Danemark vinrent à 5 heures prendre le thé avec Sa Majesté. A la suite de sa visite à Copenhague en 1928, Sa Majesté avait noué des relations cordiales avec le roi. Les deux hommes se rencontrèrent plusieurs fois pendant notre séjour sur la Côte d'azur.

Le 17 février 1931 eut lieu à Nice une grande vente de charité organisée par la grande-duchesse Elena Vladimirovna. Ses ventes de charité annuelles, une tradition de la saison hivernale sur la Côte, avaient toujours beaucoup de succès. Grâce à elles, Elena Vladimirovna collectait des fonds pour aider les Russes. L'argent était redistribué par l'intermédiaire des diverses organisations charitables qu'elle dirigeait. La grande-duchesse avait demandé à son frère de passer la soirée avec elle à la vente de charité et elle était venue personnellement le prendre.

Nous sommes restés une semaine à Cannes. Le 18 février, nous sommes partis pour Gênes où nous nous sommes embarqués sur le paquebot allemand *Oceania* qui devait nous emmener en croisière en Méditerranée. Nous avons quitté Cannes à 12 heures 45 par le luxueux Express Pullman, fierté des Français. A 1 heure 05, nous étions à Nice où le train s'arrêtait dix minutes. Sur le quai, un groupe d'une vingtaine de personnes était venu nous saluer. Likhatchev monta dans le train pour nous accompagner jusqu'à Monte-Carlo, où il habitait, afin de passer plus de temps en compagnie de Sa Majesté. A 1 heure 35, nous sommes arrivés à Monte Carlo et là, à nouveau, il y avait plusieurs Russes sur le quai.

Le train continua le long de la côte. Le trajet était spectaculaire, avec les montagnes à gauche et l'immensité bleue de la mer à droite. Nous avons bientôt traversé la frontière italienne. Les douaniers italiens ne regardèrent pas le passeport de Sa Majesté et ne prirent pas la peine de nous faire ouvrir nos valises. L'aspect discipliné et net des douaniers était frappant. D'une manière générale, en Italie, il régnait partout plus d'ordre et de propreté

qu'autrefois. Apparemment, le fascisme avait apporté de la discipline. Ensuite, le paysage italien défila comme une flèche, y compris des gares portant des noms pompeux tels que « Imperia Puerto Mauricia » ou « Savona Litimbro ». La langue italienne est sans aucun doute très sonore. A 7 heures, heure d'Europe centrale, le train pénétra dans la « Piazza Principe » à Gênes. Avant que le train n'entre en gare, nous nous demandions ce que nous devions faire pour embarquer à bord de l'*Oceania*, car nous ne savions pas si les agents de la compagnie devaient venir nous accueillir. Nos doutes furent dissipés lorsque nous vîmes que les agents de la Hamburg America Shipping Line ainsi que des membres de l'équipage de l'*Oceania* nous attendaient. Nous leur avons donné les reçus de nos bagages et nous les avons suivis. On nous a conduits en voiture jusqu'à la zone portuaire où nous avons franchi plusieurs contrôles de police avant d'atteindre les quais d'embarquement des paquebots. Cette partie du port était moderne et impeccable. L'*Oceania* était amarré à l'extrémité du quai. On nous a transportés jusqu'à la passerelle dans une vedette dont un officier tenait la barre. Sur le pont, Sa Majesté fut accueilli par le capitaine du navire et ses officiers, exactement comme dans la marine de guerre. Il faut dire que tous les officiers de l'*Oceania* étaient tous d'anciens officiers de la marine allemande, d'active ou de réserve. Le capitaine nous plut immédiatement. Sa courtoisie était sincère. Il nous fit visiter lui-même la partie du bateau réservée aux passagers, puis conduisit Sa Majesté à sa cabine. Ma cabine était voisine.

L'*Oceania* faisait seulement 9 000 tonnes environ, ce n'était pas un gros bateau, si bien que l'espace réservé aux cabines n'était pas spacieux. Nous allions passer notre première nuit à bord d'un navire après tant de nuits à terre. C'était agréable de respirer les nombreuses odeurs : la peinture fraîche, les paillasons en cordage et l'huile de machine. Toutes ces odeurs étaient si familières et si chères à nos cœurs. Nous avons respiré ces odeurs sur différents bateaux, et cependant, c'étaient toujours les mêmes. Il y avait aussi la vibration familière de la coque du navire venant des générateurs et de moteurs auxiliaires. Se trouver à nouveau sur un bateau nous causait un sentiment merveilleusement agréable. Bien que de nombreuses années se fussent écoulées depuis le jour où j'avais dû quitter la marine, dans mon âme, j'étais toujours un marin.

Nous nous sommes vite couchés et nous étions en train de nous endormir lorsque nous avons entendu le bruit assourdi et majestueux de notre cher vieil hymne national, « Boje Tsaria khvani » (Dieu sauve le Tsar). D'abord, j'ai pensé que j'entendais ces sons dans mon sommeil, mais ils sont devenus plus forts et plus majestueux. Ils charmaient l'âme et éveillaient des souvenirs. Ils s'estompèrent bientôt et le bateau s'endormit. Le lendemain, nous avons appris que le capitaine, qui désirait trouver quelque chose de spécial pour faire plaisir à Sa Majesté, avait demandé à l'orchestre du bateau de jouer l'hymne russe. Sa Majesté fut profondément touché.

Le 19 Février 1931. Nous nous sommes levés avec grand plaisir, nous avons pris le petit déjeuner dans la salle à manger, puis nous sommes montés sur le pont pour voir ce qui se passait dans le port. Gênes était alors le plus grand port d'Italie, si bien qu'il y avait vraiment une grande activité. Des bateaux de diverses nationalités entraient et sortaient sans arrêt.

(De nombreuses années auparavant, en 1760, le port avait été assiégé par les troupes russes du maréchal Souvorov et il avait subi le blocus de la flotte russe de l'amiral Ouchakov afin d'aider l'Italie à libérer Gênes des Français)

Un grand paquebot italien (32.000 tonnes) était amarré à côté de l'*Oceania*. Notre *Oceania* de 9.000 tonnes paraissait un nain en comparaison. On attendait ce même jour le transatlantique *Conte Rosso* qui venait d'Argentine. Il ramenait le général Balbo, ministre italien de l'Aviation, et son équipe d'officiers pilotes. Avec douze avions, il avait fait un vol sans escale jusqu'en Amérique du Sud, ne perdant que deux avions en route. Etant donné les normes de l'époque, c'était un exploit phénoménal. Mussolini avait décidé d'utiliser cette performance pour faire de la publicité au régime fasciste et à l'aviation italienne. Le général Balbo et ses pilotes devaient être accueillis comme des héros. Tous les bateaux dans le port avaient été décorés de drapeaux. De grandes foules s'étaient rassemblées dans les docks et dans les rues. Vers 2 heures 30, des avions décollèrent pour voler à la rencontre du

paquebot alors que d'innombrables remorqueurs, vedettes, yachts et petites barques prenaient la mer. Enfin, l'immense coque du Conte Rosso apparut. Comme il approchait des quais, des cornes et des sirènes se mirent à hurler. Des avions volaient en cercle à basse altitude au-dessus du navire et du port. Ils jetaient des feuillets proclamant que la technologie de l'aviation militaire italienne avait prouvé sa supériorité sur toutes les autres. Les Allemands qui étaient à bord de notre bateau se refusaient à concéder cet honneur aux Italiens ; ils savaient très bien que l'aviation allemande était la meilleure du monde.

Au cours de la journée, les passagers qui allaient être nos compagnons pendant cette croisière d'un mois embarquèrent sur l'*Oceania*, qui, à 6 heures, quitta le quai tiré par les remorqueurs et gagna la pleine mer, en route pour Naples. Malheureusement, le ciel était gris, il pleuvait par intermittence, mais la mer était calme.

Au dîner, nous eûmes le loisir d'observer pour la première fois les quelque cent passagers. A quelques exceptions près, c'étaient tous des personnes d'un âge certain ; des hommes d'affaires allemands avec leurs femmes et des retraités allemands. Il y avait aussi des Anglais, des Américains, des Espagnols et même une dame russe. Comme l'*Oceania* pouvait transporter normalement 280 passagers, la compagnie perdrait de l'argent sur cette croisière. Les plats étaient abondants, bons mais pas raffinés. Il était presque impossible de manger tout le menu qui était servi. Les premiers jours, les passagers avaient un énorme appétit, mais progressivement l'appétit diminuait. Quand la mer était mauvaise, la salle à manger du bateau faisait des économies substantielles. L'orchestre du bateau jouait pendant les repas.

Le matin du 20 février 1931, le vent forcissait et la mer devenait plus grosse, mais le roulis et le tangage n'étaient pas assez forts pour nous empêcher de nous déplacer ou de manger. L'*Oceania* affrontait très bien les vagues. Vers le soir, le temps empira – il pleuvait sans discontinuer. Nous devions avoir un dîner de gala avec un menu particulièrement soigné, suivi d'une soirée dansante, mais il n'y avait pas beaucoup de danseurs disposés à danser sur un plancher mouvant.

A 4 heures le lendemain matin, l'*Oceania* était en vue de Naples. Le navire passa entre le continent et l'île d'Ischia à vitesse réduite, attendant le lever du soleil pour entrer dans le port. A 7 heures, le navire était à quai et nous pouvions descendre à terre. Malheureusement, il faisait un temps affreux – froid et pluvieux et un vent violent soufflait. Par un temps pareil, Sa Majesté refusa de descendre à terre, bien que le bureau de tourisme du bateau poussât les passagers à ne pas manquer cette occasion de visiter le Vésuve, Pompéi et Naples, même par une pluie battante. Le soir, la pluie cessa et nous acceptâmes d'aller voir une opérette. Nous étions accompagnés par un interprète ; le hasard voulut que ce fût un Russe, V.G. Stepanov. Sa Majesté fut contrarié de découvrir que les autorités italiennes avaient chargé deux détectives d'assurer Sa Protection. Nous sommes partis avant la fin, car Sa Majesté n'apprécia pas cette opérette italienne.

Le matin du 22 février 1931, le soleil s'est montré. Nous avons pu admirer le paysage napolitain. Cela devenait ennuyeux de rester à bord, si bien que nous sommes descendus pour participer au programme prévu pour les touristes. Nous avons visité la tombe de Virgile, le petit Vésuve, le temple d'Apollon et de Vénus et l'Aquarium. Le guide nous montra deux petits lacs, dont l'un, selon la légende, contenait de l'eau salée et l'autre, de l'eau douce. Il y avait des ruines antiques partout, remarquables par la beauté de leurs lignes et de leur construction. Nous sommes revenus au bateau par la route de Posillipo. Tout ce que nous avons visité était intéressant, mais ce qu'il y avait de plus beau, c'était la mer avec ses nombreuses îles, y compris Capri et Ischia et la côte avec ses baies et ses criques. Le Vésuve et ses fumerolles permanentes se dressait à l'arrière-plan. De temps en temps, le sommet était caché dans les nuages. Naples doit être tenu pour un des plus beaux endroits du monde.

Vers 5 heures ce soir-là, L'*Oceania* quitta le port. La mer devint plus forte et le bateau a commencé à tanguer. Lorsque nous avons dépassé Capri, le tangage s'est accentué. Le ciel était couvert en partie de nuages inquiétants. Le soleil se couchait, si bien que le ciel paraissait particulièrement menaçant. Puis il devint sombre, sans le scintillement d'une seule

étoile. Le long de la côte, on voyait les lumières des rues et des routes ainsi que l'alignement distinctif des lampes qui montait vers la station du funiculaire du Vésuve.

Le baromètre chutait d'heure en heure. Le roulis et le tangage devinrent de plus en plus forts. Quand on était assis à table, il fallait garder fermement les pieds par terre pour conserver son équilibre. Le temps ne promettait rien de bon. Pendant la projection du film à 9 heures, il fallait se cramponner pour ne pas tomber de son siège. Une dame qui ne faisait pas suffisamment attention se retrouva par terre. La plupart des passagers étaient venus voir le film, mais les rangs se vidèrent peu à peu et bientôt nous nous retrouvâmes presque tout seuls. Le vent continua à forcer et les mouvements du bateau à empirer. A 11 heures, nous avons décidé d'aller nous coucher. Je me suis vite endormi. Vers 1 heure, je fus réveillé par de craquements qui venaient de partout. Dans les cabines voisines, les objets tombaient, glissaient, heurtaient les cloisons et les parois et se brisaient. Il fallait maintenant se cramponner à quelque chose même en étant étendu sur la couchette. J'avais attaché tout ce qui pouvait bouger ou tomber en prévision d'une grosse mer, si bien que dans ma cabine tout resta en place. Jusque-là, le roulis n'avait pas dépassé 15 degrés. Je n'arrivai pas à me rendormir. L'inclinaison du bateau s'amplifia jusqu'à atteindre 20 à 25 degrés. La forte brise se changeait en tempête. Finalement ma table de nuit fut arrachée et s'écrasa par terre. Je bondis pour la remettre en place mais à ce moment-là, le bateau bougea violemment et je glissai vers le mur en tenant la table dans mes bras. Il était inutile d'essayer de la remettre en place et je la laissai par terre. Il n'y avait qu'une chose à faire, prendre un livre et essayer de lire. Bientôt Kirill Vladimirovitch apparut pour me dire que lui non plus ne pouvait pas dormir. Il m'invita dans sa cabine, mais il me dit que, dans ses quartiers, c'était un chaos complet ; tous les objets glissaient d'une cloison à l'autre. Dans la coursive, j'aperçus plusieurs hommes et femmes qui étaient effrayés ; en pyjamas, agrippés à la rampe, ils s'attendaient visiblement à ce que le navire coule. Dans la cabine de Sa Majesté, la couchette, les valises, les chaises et la table de nuit se déplaçaient en effet continuellement. Je remis immédiatement de l'ordre, attachai tout, puis m'assis sur le divan et mis mes pieds fermement sur le plancher. En dépit de tous mes efforts, le divan s'en allait toujours en un joyeux carrousel, glissant avec bonheur sur le plancher. Pour ajouter au désordre, on entendait le fracas de la vaisselle et des casseroles venant de la cuisine qui se trouvait sous la cabine de Sa Majesté. Il était inutile de songer à pouvoir dormir dans ces conditions. Tout ce que nous pouvions faire, c'était bavarder et échanger nos souvenirs d'épisodes semblables datant du temps où nous servions dans la marine. Nous pouvions imaginer l'impression que ce début de « voyage d'agrément » pouvait produire sur ceux des passagers qui affrontaient une tempête en mer pour la première fois.

A 5 heures, nous sommes passés près de la petite île du Stromboli avec le volcan. Avec le lever du soleil, le vent a commencé à tomber. Nous nous sommes endormis, épuisés.

Le 3 février 1931. Quand je suis monté sur le pont vers 7 heures, tout était sens dessus dessous dans les salons et les salles à manger. Il y avait des piles de meubles, de fleurs, de tapis et de lampes, le tout pêle-mêle. Le salon avait perdu son élégance. Les malheureux stewards avaient passé la nuit à essayer de sauver tout ce qui pouvait se casser. On peut se demander pourquoi, sur ce bateau, le mobilier, et les tables en particulier, n'était pas fixé par des boulons. Dans le salon, un bouvreuil était suspendu dans une cage. Il était gai d'ordinaire, mais, après l'épreuve de cette nuit, il avait l'air maussade et hérissé. Le petit-déjeuner fut servi normalement à 9 heures. Dans la salle à manger, tout était parfaitement en ordre. Mais seuls quelques passagers étaient levés. L'*Oceania* pénétrait dans le détroit de Messine et la mer était redevenue tout à fait calme.

C'était le coiffeur qui avait le plus souffert de la tempête. Ses deux lourds fauteuils avaient été arrachés de leurs attaches et s'étaient écrasés par terre. Il fallait les réparer et les remettre en place. Cela prendrait du temps. Les bouteilles d'eau de Cologne s'étaient brisées et beaucoup d'objets étaient perdus. Le coiffeur, un homme d'un certain âge, était agité et bouleversé ; il parlait de l'incident d'une voix forte et se plaignait aux passagers de ses pertes et des « damnés » ouvriers qui avaient fixé les fauteuils avec des boulons inadaptés.

Après le petit-déjeuner, nous sommes montés sur le pont promenade. L'*Oceania* était maintenant dans le détroit de Messine et il passait près du célèbre rocher de Scylla et du tourbillon de Charybde. Ce passage entre le continent et l'île de la Sicile offre une vue impressionnante. Remarquant que le capitaine était sur la passerelle, je suis allé le voir pour poser des questions sur les événements de la nuit. Il n'avait pas dormi, bien sûr, et s'était un peu inquiété. La tempête s'était déclenchée d'une manière inattendue et avec une grande violence. La route du navire avait été calculée de telle façon qu'il devait passer à trois milles à l'est du Stromboli. Grande fut sa surprise quand, à 5 heures du matin, il vit à bâbord les lueurs rouges caractéristiques du volcan. Lorsque le temps se fut suffisamment éclairci pour vérifier la position du navire, on découvrit qu'il avait dérivé de dix milles vers l'Ouest, contre le vent. Le capitaine supposa que cet étrange phénomène était dû au fait que le bateau avait été pris dans le reflux de l'eau poussée sur la côte par la tempête. A 10 heures 20, l'*Oceania* s'approchait de Messine et il s'apprêtait à entrer dans le port. Par les informations transmises par radio, nous avons appris que le centre de la tempête était passé au-dessus de la Sicile où il avait causé des dégâts considérables. La Calabre et la baie de Naples avaient aussi été très violemment touchées.

Plusieurs des passagers étaient tellement bouleversés par la tempête qu'ils débarquèrent en dépit des efforts du capitaine qui leur assurait que le retour d'un tel temps était tout à fait improbable dans les parages où l'*Oceania* allait naviguer maintenant.

Je désirais beaucoup visiter Messine. J'y étais passé vingt-deux ans plus tôt, en 1908, quand la ville avait été frappée par une terrible catastrophe. Elle avait été détruite par un tremblement de terre dans lequel dix mille personnes avaient péri. Entre temps, la ville avait été reconstruite, cette fois de manière à être protégée contre la répétition d'un tel phénomène. Les rues étaient plus larges et les édifices ne dépassaient pas trois étages. Au cours de sa longue histoire, Messine avait été détruite par des tremblements de terre sept ou huit fois. Malheureusement, je n'ai pas pu débarquer parce que Sa Majesté ne voulait pas visiter Messine et je ne trouvais pas convenable de le laisser tout seul. Bien m'en a pris, car il a plu sans discontinuer tout le temps que nous sommes restés à quai.

L'*Oceania* quitta Messine à 7 heures, avec du retard car les remorqueurs n'étaient pas à l'heure. Notre prochaine escale était l'île de Rhodes. Le baromètre remontait lentement et le ciel s'éclaircissait, nous promettant du beau temps. Le soir, après le dîner, on nous offrit un concert qui plut à Sa Majesté. Il est indéniable qu'il y a de bons musiciens chez les Allemands. Après le dîner, nous avons pris du thé et nous sommes descendus dans nos cabines pour prendre un repos bien nécessaire après cette nuit blanche.

24 février 1931. L'*Oceania* fit route toute la journée vers le cap Matapan dans le Péloponnèse en Grèce. Finalement, le soleil s'est montré et l'air s'est réchauffé. Les passagers se sont mis à revivre. Le pont présentait le spectacle classique d'un paquebot : des passagers qui se détendent sur des chaises longues, enveloppés dans des couvertures, portant des lunettes de soleil, des casquettes ou des châles. Ils lisaient, sommeillaient ou bavardaient avec leurs voisins. D'autres marchaient ou jouaient à divers jeux sur le pont, ou restaient simplement accoudés au bastingage à admirer la mer.

Un des couples qui étaient descendus à Messine avait libéré la meilleure cabine. Le capitaine l'offrit à Sa Majesté. Kirill Vladimirovitch accepta, au grand plaisir du capitaine qui faisait tout ce qu'il pouvait pour être obligeant. Cette cabine était beaucoup plus vaste que celle que Sa Majesté occupait précédemment. Elle comprenait un salon, une chambre et une salle de bain. Elle était aussi décorée avec beaucoup plus de goût. Dès que les bagages eurent été déménagés et que Sa Majesté se fut installé, le capitaine vint voir si tout allait bien. Il se mit à raconter sa vie en mer et il était tellement pris par son récit qu'il en oublia que le temps passait, si bien qu'il nous quitta seulement lorsque le gong annonça le dîner. A la salle à manger, nous avons une table pour nous tout seuls, alors que les autres passagers partageaient des tables de cinq ou six personnes. Les officiers du bateau de grade élevé dînaient avec nous à tour de rôle : le capitaine, le second, l'officier mécanicien et le médecin du bord.

Ce médecin du bord était un homme remarquable. Sa Majesté l'appelait en plaisantant « l'âme de la société », nom bien choisi car on ne le voyait jamais seul. Il était toujours

entouré de passagers, surtout des femmes. Il connaissait bien tous les passagers ainsi que tout ce qui les concernait. Ses renseignements étaient très détaillés. Sa convivialité et sa propension au bavardage ne l'empêchaient pas d'être quelqu'un de très intéressant. C'était un homme observateur et cultivé. Il avait beaucoup appris au cours de ses voyages sur les mers. Chose surprenante, il connaissait en détail les marines de guerre de nombreux pays. Ses observations et ses déductions étaient techniquement correctes. Il pouvait parler abondamment et avec un grand enthousiasme sur ce sujet. Un tel intérêt pour les marines de guerre était paradoxal chez un médecin de paquebot, ce qui nous conduisait à penser que sa présence médicale était peut-être une couverture pour quelque autre mission. Nous n'avons jamais vérifié ses capacités médicales car nous n'avons jamais eu l'occasion de solliciter son aide en tant que médecin.

25 février 1931. A 1 heure 30, l'*Oceania* a franchi le cap Matapan, il a pénétré dans la mer Egée avec sa multitude d'îles, et mis le cap sur la pointe nord de l'île de Rhodes, qui se trouve presque en plein est. Le temps s'était finalement arrangé et nous avons pu profiter de la croisière sur une mer calme et par beau temps.

Le capitaine nous a dit qu'en tant qu'anciens officiers de marine nous serions, à tout moment et sans prévenir, les bienvenus sur la passerelle, si bien que ce matin, Sa Majesté et moi-même avons grimpé jusqu'à la passerelle et pénétré dans la salle de navigation. Le navigateur nous a montré la route de l'*Oceania* sur la carte, puis il nous a expliqué avec fierté le fonctionnement du compas gyroscopique, qui est vraiment une invention remarquable. A notre époque dans la marine russe, les compas gyroscopiques n'étaient utilisés que sur les sous-marins. Sa Majesté a remercié le navigateur de son amabilité et nous sommes redescendus sur le pont des passagers.

Le déjeuner fut servi ce jour-là dans le salon arrière du bateau. Le maître d'hôtel nous expliqua que c'était pour offrir un peu de diversité, ce qui était aussi la raison d'être du menu suédois. Ce n'était pas tout à fait un « smorgasbord » suédois car on ne servait que des hors d'œuvre froids, accompagnés de punch suédois. Le punch sucré avec des harengs n'était pas du goût de tout le monde. Cela nous changeait de l'habitude néanmoins.

La vie à bord du bateau créait des liens plus étroits entre les passagers ; beaucoup d'entre eux commencèrent à bavarder avec Sa Majesté et moi-même.

Le même jour, à 1 heure 30 de l'après-midi, nous étions à la hauteur de l'île de Santorin, célèbre pour son « vin de Santorin ». Sur la côte sud, une falaise abrupte et complètement nue descendait dans la mer. A 4 heures, nous sommes passés au large de l'île d'Anafi, entourés d'un groupe d'îles plus petites. Sa côte sud-est était aussi abrupte et dénudée que celle de Santorin. On voyait une maison blanche solitaire au sommet de la falaise. Aucune autre habitation, aucune végétation n'étaient visibles, uniquement des falaises dénudées. Nous avons seulement pu distinguer, à une distance d'environ vingt kilomètres, les maisons blanches au toit plat d'un petit village. A 6 heures, la nouvelle lune se montra, voilée de temps en temps par des nuages. Quand elle n'était pas cachée, elle brillait d'un vif éclat, illuminant notre route. Nous traversions une mer riche de souvenirs historiques. Dans les temps anciens, des flottes de galères traversaient cette mer, puis vinrent les voiliers et maintenant, finalement, des vapeurs rapides fendaient ses flots à grande vitesse. Les galères étaient peut-être des navires de 60-70 tonnes, les voiliers atteignaient 300 tonnes et les navires actuels pouvaient dépasser 40 000 tonnes.

Aujourd'hui, le second (dans la marine de guerre, il se serait appelé « commandant en second »), dînait avec nous. Il avait servi comme officier sous-marinier et, pendant la Première Guerre mondiale, il avait été en poste dans la mer Baltique où il avait combattu la flotte russe, dans laquelle je servais. Nous étions tellement absorbés en comparant nos souvenirs de divers épisodes au cours de ce conflit que, lorsque nous avons levé les yeux, la salle à manger était vide.

26 février 1931. Au lever du jour, nous étions à un mille de la ville de Rhodes. Le capitaine a envoyé la vedette établir le contact. Après l'accostage, le secrétaire du gouverneur italien est monté à bord de l'*Oceania* et a demandé à voir Sa Majesté. Il a transmis les salutations du gouverneur à l'occasion de l'arrivée de Sa Majesté à Rhodes et offert ses services. Sa Majesté a répondu que la seule façon dont il pouvait se rendre utile

serait de lui faciliter la visite de l'île. Le secrétaire nous dit qu'une auto avec un guide attendrait Sa Majesté sur le quai à 9 heures 30.

L'auto et le guide sont arrivés à l'heure, amenant le maire de la ville. Après quelques mots de bienvenue, le maire a demandé à Sa Majesté de lui accorder le privilège de pouvoir lui faire visiter personnellement sa ville. Il nous a guidés à travers Rhodes, nous montrant les bâtiments administratifs, la cathédrale et le musée. Il nous a donné des détails approfondis sur l'histoire de la ville, en français, langue qu'il parlait couramment. Après la visite de la ville, le maire nous a confiés au guide pour la visite de la bourgade de Lindos à l'autre extrémité de l'île.

Grâce à sa position géographique stratégique, Rhodes a joué un rôle politique et commercial important depuis l'époque des premiers navigateurs. L'île était particulièrement florissante à l'époque de la suprématie hellénistique. L'histoire ancienne nous apprend l'existence de la « Septième merveille du monde », le Colosse de Rhodes, construit en signe de gratitude envers les dieux qui avaient sauvé l'île de la destruction par les barbares en 305 avant Jésus-Christ. On voit encore les extrémités des jetées du port où se trouvaient ses pieds car il formait une arche sous laquelle passaient les galères pour entrer au port. La hauteur du Colosse était d'environ trente mètres, ce qui, étant donné les techniques de construction de l'époque, était un miracle.

Vers le commencement du 2^e siècle avant Jésus Christ, Rhodes rejoignit volontairement l'empire romain. Elle se fonda plus tard dans l'empire byzantin, maintenant ce lien jusqu'à la chute de la dynastie byzantine, après quoi l'île devint indépendante. De 1248 à 1308, Rhodes fut gouvernée par la république de Gênes, puis conquise par les Chevaliers de l'Ordre hospitalier de Saint Jean. Pendant les deux siècles de luttes qui suivirent entre le christianisme et l'Islam, l'île fut gouvernée par les Chevaliers de Saint Jean et elle servit de forteresse chrétienne au cours de ce long conflit. En 1522, elle fut conquise par Soliman, perdant ainsi son importance politique. L'île resta trois siècles sous le joug turc. Ce n'est qu'après la guerre italo-turque de 1912 qu'elle fut rattachée à l'Italie, qui avait l'intention de la convertir en station thermale.

Les Italiens ont construit une excellente route qui franchit les collines de l'île. Cette route conduit à la côte sud, tourne vers l'Est, passe par une vallée et traverse des montagnes. Il y a de nombreuses épingles à cheveux dans les passages élevés. Dans l'un de ces tournants, il y eut un carambolage entre deux voitures transportant nos touristes. Heureusement il n'y eut aucun blessé. Au passage, nous admirions la vue magnifique offerte par les montagnes, la côte et la mer. De nombreuses montagnes portaient des flancs dénudés et de grandes étendues sablonneuses. Dans les vallées seulement nous apercevions des bouquets d'oliviers isolés, des plantations d'orangers et de noyers ainsi que des platanes le long des routes. Rhodes est connue pour ses grosses oranges sucrées et juteuses et ses belles roses. Malheureusement, les roses n'étaient pas en fleur à l'époque de notre visite.

Nous dépassâmes une haute falaise sur la côte appelée « La Tsampico ». Un monastère, qui avait l'air d'un jouet vu d'en bas, se blottissait sur la crête. En franchissant le dernier sommet, nous découvrîmes en face de nous un magnifique panorama : en haut d'une falaise abrupte, un ancien château fort construit par les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean. Au pied de la falaise s'étendait la ville de Lindos. Il nous fallut y pénétrer à pied car les rues sont trop étroites pour les voitures – de deux à trois mètres de large. Elles zigzaguent de façon déconcertante et se coupent en des angles variés formant un labyrinthe d'où il n'est pas facile de sortir. On atteint les ruines du château fort en suivant un étroit sentier. Celui-ci conduit au pied d'un escalier de pierre menant à une porte qui donne dans la cour intérieure du château. Cet édifice porte les traces de toutes les différentes époques auxquelles il a survécu : les époques hellénistique, romaine et celle des croisades. Une seule tour est restée relativement en bon état, et même cette partie a été considérablement restaurée. De là-haut, la vue sur la mer et la côte était magnifique. On apercevait une petite crique au pied de la falaise qui avait servi autrefois de port pour les galères. Selon la légende, l'apôtre Paul a débarqué là en se rendant à Rome.

Après avoir admiré le paysage, nous sommes redescendus dans la ville et avons visité plusieurs maisons. Les intérieurs étaient bien rangés et d'une propreté impeccable. Les petites cours étaient pavées de dalles de couleur. Dans presque toutes les maisons, il y avait au mur les portraits de membres de familles royales. À côté des portraits du roi et de la reine d'Italie, on pouvait voir les photos des familles royales d'Allemagne et d'Autriche. Comme nous demandions la raison de ce choix, il nous fut répondu que c'était l'expression de sentiments monarchistes et que ces portraits étaient jugés décoratifs. Apparemment, les gens ne trouvaient pas le portrait de Mussolini décoratif car nous ne vîmes jamais sa photographie.

Nous visitâmes une très ancienne église grecque. Les petites fenêtres laissaient entrer peu de lumière. L'église donnait l'impression d'avoir mille ans. L'autel, l'iconostase, les icônes, le mobilier et surtout les livres portaient la trace de plusieurs siècles d'existence. L'église n'était pas pauvre, les icônes, les lampes votives et le candélabre étaient richement ornés d'or, d'argent et de pierres précieuses. On pouvait imaginer combien de générations avaient prié dans cette petite église, combien de vies humaines s'étaient succédées là, remplies des événements habituels – naissance, mariage, mort. Plus d'une fois, probablement, effrayés par un phénomène naturel ou une invasion ennemie, les habitants avaient cherché refuge à l'abri de ses murs épais et de ses portes solides, suppliant le Seigneur de les sauver, ce qui arrivait souvent. Nous étions profondément émus en quittant l'église. En remontant en voiture, Sa Majesté fit cette remarque : « Oui, cela valait vraiment la peine de venir ici. »

À trois heures, nous étions de retour dans la ville de Rhodes. Dans un excès de zèle, le chauffeur nous conduisit jusque sur le quai dont l'accès était interdit aux automobiles. Le maire de la ville accompagné de deux de ses conseillers nous attendaient. Ils remercièrent Sa Majesté d'avoir visité l'île et lui souhaitèrent bon voyage. En retour, Sa Majesté dit quel émerveillement lui avaient procuré les beautés de l'île et les remercia de leurs attentions. Quelques minutes plus tard, nous déjeunions à bord en échangeant nos impressions.

Après le déjeuner, je montai sur le pont et, à ma grande surprise, je me vis abordé par un homme qui parlait russe. Le hasard avait voulu que trois Russes résident sur l'île : deux femmes qui avaient épousé des Grecs et cet homme. Il me dit que bien qu'aucun d'eux ne fût riche, ils n'avaient pas à se plaindre. Par le journal local, ils avaient appris la présence de Sa Majesté à bord de l'*Oceania* et ils étaient venus se présenter.

À 4 heures, l'*Oceania* leva l'ancre et gagna la haute mer. Notre destination était Beyrouth au Liban.

Le 27 février 1931, à huit heures du matin, nous aperçûmes les contours de l'île de Chypre. À deux heures, nous dépassâmes le cap Gata. Comme Sa Majesté et moi-même étions en train de nous promener sur le pont supérieur, nous rencontrâmes le second qui faisait son tour d'inspection du bateau et il nous invita à l'accompagner. Il fallait inspecter les endroits interdits aux passagers. Sa Majesté accepta avec plaisir et je fis de même avec empressement. Nous passâmes plus d'une heure à monter et descendre les échelles, à visiter tous les services. Comme le dit plus tard Sa Majesté en plaisantant : « Nous avons passé l'inspection du bateau. »

Pour le passager d'un paquebot qui jouit de toutes les commodités aussi bien que de la sécurité que celui-ci lui procure, il est difficile de comprendre la complexité de l'organisation que cela demande. Considérez, par exemple la préparation des repas. Sur l'*Oceania*, il fallait offrir aux 300 passagers une grande variété de plats sains et raffinés. Déjà à cette époque, la technique de préparation des repas avait fait d'énormes progrès. Les cuisiniers avaient à leur disposition toutes sortes de machines qui facilitaient leur travail : lave-vaisselle, épluchettes pomme de terre, épluchettes légumes et râpes, mixers divers, batteurs, cuiseurs automatiques pour les oeufs, machines à café, ouvre-boîte, pour ne citer que ceux-là. Tout cela marchait avec des moteurs électriques, qui, à leur tour, nécessitaient la présence de grands générateurs. Nous étions loin de l'époque de la marine à voile.

Tout au long de ces journées, le temps resta au beau fixe et une brise du nord-ouest soufflait légèrement. Nous n'avions pas vu un seul bateau depuis Messine, comme si

Oceania naviguait seul sur la Méditerranée. En réalité, nous poursuivions notre route loin des voies maritimes qui servaient normalement pour l'approche des grands ports.

L'après-midi, en principe des jeux avec distribution de prix étaient organisés, mais comme il y avait peu de passagers jeunes ou même d'âge moyen à bord, les jeux avaient peu de succès. La plupart de gens s'intéressaient aux jeux en spectateurs, mais ils n'y participaient pas volontiers. Le soir, Sa Majesté décidait souvent de faire son courrier. Je faisais de même et j'écrivais habituellement à ma femme.

Je découvris qu'écrire à Saint-Briac était une « affaire délicate ». Sa Majesté Victoria Feodorovna voulait que je la tienne au courant en détail de la santé et de l'humeur de son mari, car elle se doutait qu'il lui cacherait tout ce qui pourrait altérer sa santé ou lui déplaire durant son voyage. Mais comment pouvais-je lui parler de choses que son mari ne voulait pas qu'elle sache ? Pour compliquer les choses, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch ne me mettait pas au courant des détails qu'il souhaitait que sa femme ignore. Il n'y eut heureusement pas de complications – La santé de Sa Majesté fut bonne pendant tout le voyage et il était très satisfait de la croisière. De son côté, Sa Majesté prit l'habitude de me poser des questions sur ce que ma femme m'écrivait et il me demandait ce qu'il y avait de nouveau à Saint-Briac, se doutant que les nouvelles données par sa famille risquaient d'être enjolivées. Par bonheur, tout allait bien aussi à Saint-Briac. Il n'y avait de souci à se faire ni d'un côté ni de l'autre. En tout état de cause, nous échangeions avec avidité les nouvelles reçues de « la maison ».

Le 28 février 1931, à deux heures de l'après-midi, *Oceania* jeta l'ancre dans le port de Beyrouth et à six heures, il entra dans le port. Le temps était relativement chaud, mais les montagnes libanaises étaient couvertes de neige. Dès que le navire fut à quai, l'agitation causée par l'organisation des excursions à Damas et à Baalbeck commença. Comme Sa Majesté répugnait à se joindre à des groupes, il décida de rester à bord, projetant de visiter la ville plus tard.

Nous sommes descendus sur le quai plus tard en effet et nous nous sommes retrouvés au milieu du tumulte caractéristique de la vie des ports du Moyen-Orient. Tout autour de nous était sale et bruyant. Une foule bigarrée d'Arabes, d'Arméniens, de Grecs, de Turcs et d'autres nationalités grouillait autour de nous en criant et tous ces gens essayaient de vendre quelque chose. Après avoir quitté le port et parcouru quelques ruelles minables, nous avons décidé de retourner au bateau parce qu'il était impossible d'atteindre à pied les endroits intéressants. De toute façon, il s'était mis à pleuvoir.

L'après-midi, le temps s'éclaircit et Sa Majesté proposa de faire une excursion en voiture. Nous avons pris un des taxis qui stationnaient régulièrement à côté du bateau et nous sommes partis faire notre visite. Alors que nous montions en voiture, un Arabe coiffé d'un fez rouge s'installa sur le siège à côté du chauffeur. Pas le moins du monde embarrassé, il se présenta comme guide parlant anglais et français. Il était tout à fait impertinent, se comportant comme s'il était normal d'avoir un guide en louant un taxi, qu'on le veuille ou non. Il fut bientôt évident que notre « linguiste » de guide ne connaissait que quelques mots d'anglais et guère plus de français. Tous les édifices qui nous paraissaient présenter quelque intérêt se révélaient être « hospital » ou « l'hôpital ». De temps en temps, c'était « school » ou « l'école », apparemment pour que le touriste ne soit pas trop surpris par le nombre d'hôpitaux à Beyrouth. Quand notre guide avait de problèmes de vocabulaire, le chauffeur, dont la connaissance du français était un peu meilleure, venait à son secours. Ainsi, grâce aux efforts conjugués du guide et du chauffeur, nous avons appris la topographie de Beyrouth. Dans ce domaine, les inscriptions en français étaient particulièrement précieuses. Néanmoins, ni le guide ni le chauffeur ne furent capables de nous montrer quoi que ce fût présentant un caractère d'ancienneté, de beauté ou d'intérêt particulier à Beyrouth. C'était une grande ville commerçante riche et plutôt sale. Dans le quartier européen de la ville, nous avons vu de nombreuses villas opulentes qui se protégeaient de la chaleur en se cachant dans l'ombre de leurs jardins. Dans les quartiers des autochtones, on rencontrait la misère, des logements surpeuplés et des odeurs nauséabondes.

L'influence américaine était sensible, nous avons vu une université américaine, plusieurs écoles préparatoires américaines et un hôpital américain. Partout, on remarquait des voitures américaines et d'autres produits. Le seul spectacle présentant un grand intérêt était celui des magnifiques chevaux de selle arabes qu'on exerçait autour des écuries de l'hippodrome. Notre sortie dura deux heures environ. Quand nous nous sommes arrêtés près du bateau, Sa Majesté paya le chauffeur. Le guide se tenait debout près de ce dernier tendant la main avec impatience. Sa Majesté dit avec un semblant de sérieux : « Pourquoi devrais-je vous payer ? Je ne vous ai jamais demandé de nous accompagner et vous vous êtes montré un mauvais guide. » Le guide comprit parfaitement ce qu'on lui disait, mais il se mit à parler très vite en arabe. Sa Majesté sourit et lui donna un pourboire. Le guide, qui de toute évidence ne s'attendait pas à recevoir autant, se confondit en remerciements.

Sa Majesté se retira dans sa cabine pour se reposer. Je restai sur le pont à observer l'activité sur le quai. Des marchands arabes près du bateau attirèrent mon attention. Notre guide se trouvait au milieu d'eux. Après avoir gagné un peu d'argent avec nous, il vendait maintenant des timbres, puis un peu plus tard des fez qu'il tirait d'on ne sait où. Quand la marchandise ne se vendait pas, il essayait de vendre des oranges. Les tractations se faisaient dans un français écorché accompagné de grands cris et d'étranges hurlements. Les prix de départ étaient exorbitants, mais si l'acheteur se mettait à marchander, ils baissaient de moitié ou même davantage. Le marchandage se faisait aussi entre vendeurs. Par exemple, les oranges étaient échangées contre des mandarines qui étaient consommées immédiatement. Le vendeur de café tout prêt se déplaçait au milieu de cette foule. Il avait à la main une grande cafetière de cuivre et une petite tasse. Il y avait aussi là un vendeur de bonbons qui avait étalé ses confiseries sur un plateau où les acheteurs choisissaient un bonbon pour se le fourrer aussitôt dans la bouche. C'était amusant d'observer ce spectacle. On pouvait facilement s'imaginer avoir affaire à des enfants jouant à la marchande. Tout touriste fraîchement débarqué était immédiatement entouré de marchandises de toutes sortes qu'on lui mettait sous le nez et dont les propriétaires donnaient le prix en hurlant. Un vrai bazar surgit près du bateau offrant des oranges, des mandarines, de la confiserie orientale, des fez, des timbres, des cartes postales, des paniers...

Seules la nuit qui tombait et la pluie, qui se fit plus forte, dispersèrent le bazar. Le quai devant le bateau se vida. Il ne resta plus que deux vendeurs d'oranges persévérants. Ils s'installèrent sous un camion et de dessous cet abri, ils proposaient en hurlant leurs oranges aux marins qui se trouvaient sur le pont.

A dix heures, dans l'obscurité totale et sous une forte pluie, l'*Oceania* quitta le port. Les remorqueurs faisant défaut, le capitaine était obligé de manoeuvrer avec les machines. Pour retenir la proue, une amarre bâbord avait été aménagée. Mais, lors de la manoeuvre d'éloignement de la poupe du quai, cette amarre se rompit et le bateau dériva vers le quai sans qu'on pût le contrôler. Il s'est avéré plus tard que l'une des pales de l'hélice droite avait été légèrement tordue. Il fallut placer une autre amarre et le bateau partit sans ennuis. De tels incidents s'appellent « incidents inévitables en mer ». Maintenant, nous faisons route vers le port d'Haïfa en Palestine.

Le 1^{er} mars 1931, l'*Oceania* jeta l'ancre dans la rade, car Haïfa ne possédait pas de port pour les bateaux d'un certain tonnage. Sa Majesté comptait prendre le train de l'après-midi pour Jérusalem lorsque, de façon tout à fait inattendue, le propriétaire à moitié arabe d'une agence de tourisme offrit de conduire Sa Majesté à Jérusalem dans sa voiture : Djemali était monté à bord pour ses affaires et il avait appris que Sa Majesté était à bord du bateau. Il avait épousé une Russe, c'est pourquoi il était attiré par tout ce qui était russe.

Le directeur de l'agence de tourisme de l'*Oceania* le recommanda chaudement si bien que Sa Majesté saisit cette occasion assez singulière et nous partîmes dans la voiture de Djemali. Dans son amabilité, ce dernier alla jusqu'à proposer de nous conduire à Nazareth où Joseph, la Vierge Marie et Jésus avaient vécu après leur retour d'Egypte. Sa Majesté accepta avec empressement. Nous quittâmes Haïfa vers 9 heures pour pénétrer dans la riche vallée de Galilée. Non loin de Haïfa, nous rencontrâmes plusieurs colonies juives florissantes. Des deux côtés de la route, on voyait des champs cultivés avec les pousses vertes du début du printemps. La région tout entière paraissait très accueillante et paisible et

faisait naître en nous une émotion involontaire et profonde. Nous foulions en effet pour la première fois la terre où le Fils de Dieu avait vécu et prêché. Deux mille ans s'étaient écoulés, mais rien ne semblait avoir changé depuis ce temps-là : les mêmes champs que les fermiers labouraient avec les mêmes outils primitifs, de petites caravanes de chameaux qui se déplaçaient sur les routes, des Arabes vêtus de blanc juchés sur des ânes et des femmes musulmanes voilées portant des cruches d'eau sur l'épaule. Il était probable que les petites maisons dans lesquelles ils vivaient, dépourvues de fenêtres et de portes et dont le sol était en terre battue, étaient les mêmes que dans les temps anciens.

Quand la voiture abandonna la grand-route pour suivre une route secondaire, elle gravit une colline et, du sommet, se présenta à nous la vue pittoresque de Nazareth qui s'étendait sur une hauteur, enfouie dans la verdure. On nous fit d'abord visiter le couvent des Franciscains construit à l'endroit où, selon la légende, l'ange Gabriel apparut à la Vierge. L'église, qui est belle, luxueuse même, domine la Grotte de l'Annonciation. Les catholiques conservent dans un état parfait tous les lieux saints présentant un intérêt historique. Des grilles, des incrustations de marbre et des escaliers de marbre ont été construits et tout est éclairé à l'électricité.

Selon la tradition de l'Eglise orthodoxe orientale, l'apparition de l'ange Gabriel eut lieu dans un endroit différent, près de la fontaine de la source de la ville, où se dresse une petite église grecque ancienne. Une canalisation a été mise en place, elle conduit l'eau de la source au puits de la ville. Près de là, on a construit un réservoir sous la forme d'un sarcophage de marbre.

Après avoir visité en détail ces lieux saints, nous sommes allés directement à Jérusalem. Des champs coupés par des oliveraies jalonnaient la route. Nous atteignîmes bientôt les limites de la Samarie et traversâmes cette province qui se compose de montagnes peu élevées et complètement dénudées. C'était seulement dans les vallées qu'on voyait de la verdure, des maisons blanches très dispersées et des petits villages. De temps en temps, une ligne de chemin de fer, ou, venant de la direction opposée, des caravanes de cinq ou six chameaux. Les chameaux étaient attachés à une corde et suivaient flegmatiquement un petit âne monté par un Arabe robuste drapé dans sa djellaba blanche. Puis nous pénétrâmes dans la région encore plus déserte de Judée. La route franchissait des montagnes. Après avoir atteint le dernier sommet à une altitude de 1600 mètres, nous aperçûmes enfin Jérusalem.

Le temps avait été variable, avec des alternances de pluie et de soleil mais, quand nous parvîmes au dernier col, le soleil brillait fort et Jérusalem apparût spectaculairement à nos yeux dans sa beauté mystérieuse. C'était un moment inoubliable. Nous avions devant nous la Ville éternelle où la Providence avait décidé de grouper les sanctuaires des trois religions, le christianisme, le judaïsme et l'Islam. Des combats acharnés avaient souvent eu lieu pour sa possession. Jérusalem avait été rasée trois fois jusqu'aux fondations, mais elle s'était toujours relevée. Elle nous apparut comme une cité florissante, habitée par de nombreuses nationalités et divisée en secteurs religieux.

Nous entrâmes dans Jérusalem tôt dans l'après-midi. Sa Majesté décida de rendre d'abord visite à l'archevêque Anastase, président de la Mission religieuse russe. En quelques minutes, nous arrivâmes au long bâtiment à un étage de la Mission. Je me présentai à Son Eminence pour l'informer de l'arrivée de Sa Majesté. En franchissant la porte, je me trouvai dans un long corridor vide avec une rangée de portes fermées de chaque côté. Comme j'hésitai sans savoir où aller, une porte s'ouvrit et un homme d'un certain âge apparut. Je m'approchai et il m'indiqua la porte des appartements de Son Eminence. Je frappai à la porte et ce fut l'archevêque lui-même qui m'ouvrit, en me regardant d'un air interrogateur. Je me hâtai de lui dire qui j'étais et j'expliquai que Sa Majesté Kirill Vladmirovitch était dans l'auto qui se trouvait à l'entrée de la Mission et qu'il souhaitait voir Son Eminence. L'archevêque continuait à me jeter un regard perplexe, méfiant même. Il était si étonné par la soudaineté de notre arrivée que, pendant quelques minutes, il ne sut pas ce qu'il devait faire. Reprenant ses esprits, il saisit rapidement sa crosse et nous nous dirigeâmes vers l'entrée. En chemin, il me demanda pourquoi personne ne l'avait informé de l'arrivée du « Grand-duc ». Il aurait préféré l'accueillir comme il seyait à

son rang. Lorsque Sa Majesté vit l'archevêque à l'entrée, il descendit rapidement de voiture et s'approcha de lui. L'archevêque lui donna sa bénédiction et les deux hommes se baisèrent mutuellement la main. Quelques instants plus tard, nous étions assis dans les appartements de l'archevêque et il nous offrait du thé et de la confiture. Il continuait à se plaindre que personne ne l'eût prévenu de l'arrivée de son « cher hôte », regrettant de ne pas être préparé à recevoir comme il convenait Sa Majesté.

En quittant l'archevêque, nous allâmes à l'hôtel « Roi David », où nous prîmes quelques instants de repos. A 5 heures, nous étions à la cathédrale russe de la Sainte Trinité pour les vêpres. C'était Son Eminence qui officiait. Après l'office, il bénit Sa Majesté avec l'icône miraculeuse, puis il invita Sa Majesté chez lui. Assis dans la pénombre de sa chambre confortable éclairée par une lampe à kérosène et les lampes votives placées devant les icônes, il nous semblait que les dix années d'exil n'avaient jamais existé et que nous étions dans un monastère quelque part au coeur de la Russie.

Le 2 mars 1931, à 9 heures du matin, l'archevêque passa à notre hôtel prendre Sa Majesté pour aller visiter l'église du Saint Sépulcre. Dans l'église, nous avons prié à la « Pierre de l'Onction » avant d'aller au tombeau de Jésus. Son Eminence lut dans la Bible le chapitre concernant la résurrection et récita la Divine liturgie. Puis il conduisit Sa Majesté dans la Grotte sainte. Nous nous sommes agenouillés devant l'endroit où, il y avait longtemps, le corps de notre Sauveur avait reposé après avoir été détaché de la croix. Kirill Vladimirovitch et Son Eminence priaient. Je priais aussi, mais je ne sais même pas quel était le sens de ma prière, car mon âme était remplie de sentiments élevés, bien loin de toute préoccupation terrestre. Autour de nous régnait un silence complet. La lumière votive qui ne s'éteignait jamais brillait faiblement et tranquillement. Rien ne venait troubler la solennité de l'instant. Nous nous sentions loin de ce monde terrestre et plus proches de notre Sauveur. Malheureusement, ce moment si précieux de notre vie passa trop vite. Son Eminence termina sa prière, Sa Majesté aussi. Profondément bouleversés, nous quittâmes la Grotte sainte pour retrouver la réalité de la vie sur terre. Quelle joie pour un chrétien et comme il est important de rendre visite à ce lieu saint. !Ayant vécu ces moments intenses, il était facile de comprendre ceux qui affrontaient de grands dangers et surmontaient de nombreuses difficultés pour faire ce pèlerinage.

Plus tard, l'archevêque présenta à Sa Majesté le Père Supérieur de l'église, l'archimandrite Kirik, un Grec, qui nous fit visiter l'église en nous donnant des explications intéressantes sur le déroulement des offices des différentes confessions chrétiennes. Cette église est un Lieu saint pour toute la chrétienté. Puis il nous montra son appartement personnel ainsi que le Musée des Dons, une vaste salle qui abrite les cadeaux de prix faits à l'église par la Russie impériale – des broderies, des objets de culte, des tapis...

Puis, en suivant la Via Dolorosa, Son Eminence nous mena à l'endroit où la Société russe de Palestine, dont les bâtiments étaient contigus, conduisait des fouilles. Prévenus de l'arrivée de Sa Majesté, les membres de cette Société lui donnèrent des détails sur l'avancement de leur travail. Ils avaient déterminé l'endroit où Jésus avait été condamné par Ponce Pilate, ils avaient découvert les dalles sur lesquelles Jésus avait marché pour aller jusqu'au lieu où la sentence avait été prononcée ainsi que les fondations du mur qui avait été témoin de cet événement

Nous poursuivîmes notre marche le long de la Via Dolorosa. C'était navrant d'apprendre que cette voie n'avait pas été fermée et que la population locale continuait par routine à la fouler. La Via Dolorosa nous mena à Gethsémani où nous pûmes admirer la belle église de sainte Marie-Madeleine. Son Eminence nous fit découvrir tous les lieux de Gethsémani se rapportant aux événements décrits dans le Nouveau Testament. Puis nous avons visité l'église catholique du Tombeau de la Mère de Dieu. L'architecture de l'église est particulièrement artistique, mais elle n'est pas en harmonie avec l'histoire deux fois millénaire des lieux qui l'entourent. Sa splendeur conviendrait mieux sur une place dans une cité moderne. Ensuite nous nous sommes arrêtés dans l'église grecque de la Tombe de la Vierge. Nous avons prié devant l'endroit où son corps a reposé. Cette église est considérée comme la plus ancienne église chrétienne. Bien que ce ne soit pas l'édifice d'origine construit selon les indications de sainte Hélène au troisième siècle, c'est est sa copie exacte.

De là, nous nous sommes rendus dans l'église de Marie-Madeleine, une église purement russe construite à la mémoire de l'impératrice Maria Alexandrovna, l'épouse d'Alexandre II, par leurs enfants. Lors de la consécration de cette église, la Famille impériale russe était représentée par le grand-duc Serge Alexandrovitch et sa femme, la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna. Par les voies insondables du destin, cette église sert maintenant de reposoir au corps de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna. Son cercueil est placé dans le caveau de l'église. A côté de son cercueil, se trouve celui de son amie fidèle, la nonne Varvara, qui fut assassinée par les Bolcheviks en même temps que la grande-duchesse à Alopaevsk.

Sa Majesté descendit dans le caveau pour s'incliner devant la dépouille de la grande-duchesse-martyre. La vue du cercueil était bouleversante. La pensée que c'était là une preuve tangible de l'horrible tragédie qui avait frappé la Famille impériale vous brisait tout spécialement le coeur. Le service de Requiem célébré par Son Eminence Anastase fut profondément émouvant et solennel. Les cantiques chantés par le chœur des religieuses étaient tristes et émouvants. Dans notre esprit surgissaient les images des brutalités commises à Ekaterinbourg et Alopaevsk, où la famille du Tsar et beaucoup d'autres membres de la Famille impériale avaient péri en victimes expiatoires du peuple russe.

De Gethsémani, Sa Majesté et l'archevêque allèrent au monastère des religieuses d'Eleona, situé à l'endroit où, selon la tradition, notre Sauveur a commencé sa montée à Jérusalem. Ce lieu mérite une mention spéciale à cause de la beauté remarquable de sa situation. Son grand clocher se voit de loin. Un joyeux carillon s'était mis en branle dès qu'on avait aperçu notre voiture. C'était merveilleux de l'entendre. Sa Majesté fut accueilli à la porte par la Mère Supérieure tenant une icône et par le clergé et les religieuses du couvent. Sa Majesté embrassa l'icône. Une procession se forma. En tête marchaient les prêtres et le chœur, suivis de Sa Majesté, de l'archevêque et de la Mère Supérieure ; je venais ensuite ainsi que plusieurs autres prêtres et enfin les religieuses. La procession se dirigea vers l'église du monastère. Pendant l'office, l'archevêque prononça une allocution de bienvenue et fit don à Sa Majesté d'une icône provenant du couvent. Puis on nous fit faire le tour du jardin qui entourait le monastère, le musée et l'hôtellerie du monastère. La vue du balcon de l'hôtellerie qui dominait la Mer morte, le Jourdain et la chaîne de montagnes était absolument remarquable. Ce qui frappait le plus c'était l'immobilité, toute photographique, de cette scène inoubliable qu'il était difficile de quitter des yeux à cause de son atmosphère unique.

La Mère Supérieure nous invita, Sa Majesté, l'archevêque et moi-même, à « partager le repas du couvent ». Nous nous dirigeâmes vers de longues tables préparées en plein air. L'impression produite par la Mère Supérieure était particulièrement sympathique parce que son visage respirait la spiritualité et la bonté. Comme elle venait d'une famille d'intellectuels, elle avait reçu une bonne éducation. Elle dirigeait son monastère en femme d'affaires, d'une manière organisée et réfléchie. Sa Majesté se serait volontiers attardé, mais, après des adieux cordiaux aux habitants du monastère, nous avons repris notre route .

Sa Majesté décida de faire une visite de courtoisie au vieux patriarche Damien de Jérusalem. Il était d'origine grecque et c'était depuis toujours un grand ami de la Russie impériale. Il avait quatre-vingt-cinq ans et occupait le trône de patriarche depuis trente-cinq ans. Il ne pouvait plus marcher, mais il était toujours vif d'esprit.

En voyant Sa Majesté, par l'expression de son visage, le patriarche montra combien il était sincèrement et profondément touché par cette visite. Selon la coutume orientale, il nous offrit une variété de sucreries locales ainsi qu'un vin très doux. Les rafraîchissements nous furent apportés sur un plateau par le domestique du patriarche qui était probablement aussi vieux que ce dernier. Le vieillard pouvait à peine marcher et ses mains tremblaient, mais il avait refusé de renoncer au privilège de servir les rafraîchissements à Sa Majesté. En tendant le plateau à Sa Majesté, le tremblement de ses mains redoubla, si bien que l'un des verres se renversa et le vin sirupeux se répandit sur le plateau, le sol et le costume de Sa Majesté. Le vieil homme et le patriarche en furent si bouleversés que c'en était pénible de les voir. En dépit du sourire de Sa Majesté et des paroles qu'il prononça pour les rassurer, le vieillard ne retrouva ses esprits qu'après avoir apporté un torchon mouillé pour éponger les taches.

Le patriarche nous raconta ses voyages en Russie, il nous dit comment il avait été présenté à l'empereur Nicolas Alexandrovitch. Il nous posa des questions sur la situation actuelle en Russie et se montra horrifié au récit des persécutions subies là-bas par la religion. Quand nous nous sommes séparés, il donna sa bénédiction à Sa Majesté et lui souhaita un prompt retour en Russie.

Nous devons ensuite visiter un autre couvent, le « Couvent du Mont ». Comme Son Eminence y était déjà, nous étions accompagnés par l'archimandrite Séraphin. Le couvent était situé sur le flanc relativement escarpé d'une colline. Il était très différent du couvent Eleona, car les religieuses y vivaient dans des petites maisonnettes-cellules plutôt que dans un bâtiment commun. Ces cellules étaient cachées dans la verdure des arbres et des buissons et entourées de parterres. L'archevêque expliqua que la surface du monastère augmentait graduellement car les religieuses arrivaient de Russie et construisaient ces maisonnettes avec leurs propres deniers.

Son Eminence, les prêtres, la Mère Supérieure et les religieuses étaient rassemblés à la porte du couvent pour accueillir Sa Majesté. Une fois encore, les cloches sonnaient. Après les salutations d'usage, le baiser à l'icône, nous sommes tous montés à l'église. Cette église consacrée à la Mère de Dieu, était petite, mais exceptionnellement plaisante, lumineuse et propre. Il était évident qu'elle était l'objet de tout l'amour et de tous les soins des religieuses. Elle était aussi richement décorée. Elle possédait des icônes de belle facture couvertes d'or, d'argent et de pierres précieuses et il y avait partout des broderies, des tapis, grands et petits, d'une extrême finesse.

Son Eminence revêtit l'habit sacerdotal et célébra l'office religieux, il bénit Sa Majesté avec l'icône de la Sainte Vierge à l'Enfant. Après l'office, la Mère Supérieure nous invita à l'hôtellerie du couvent. Sa Majesté y fut accueilli par le gouverneur britannique de Jérusalem et sa femme. Le gouverneur représentait le gouvernement britannique, mais il présidait aussi la Commission responsable de la préservation des biens de l'Eglise russe en Palestine. Cette Commission avait été créée par les Britanniques à la suite de la Révolution bolchevique athée en Russie. Ainsi l'Archevêque était-il aidé dans ses efforts pour sauvegarder les oeuvres d'art irremplaçables de l'Eglise russe en Palestine. Les représentants des autres confessions chrétiennes convoitaient ces biens et étaient prêts à profiter de la situation délicate de l'Eglise russe, mais, avec l'aide du gouverneur, Son Eminence avait jusque-là réussi à les défendre.

La Mère Supérieure offrit à ses hôtes un thé servi, à la manière russe, avec un samovar, accompagné de miel, de confitures et de gâteaux confectionnés sur place. Tout avait été préparé par les religieuses du couvent. Comme à Eleona, le Couvent du Mont avait réussi à préserver l'atmosphère de la vieille Russie.

La nuit tombait lorsque nous sommes rentrés à l'hôtel. Nous étions fatigués après toutes ces épreuves physiques et religieuses. Mais spirituellement, nous ne pouvions pas ne pas être satisfaits. Nous avons passé la journée en des lieux saints, revivant en esprit les événements dont ils avaient été les témoins. De plus, le jour tout entier s'était écoulé dans une ambiance de vie de l'ancienne Russie, si chère à notre coeur et maintenant révolue.

A l'hôtel, les représentants de l'Organisation juive russe de Jérusalem m'attendaient. Ils voulaient saluer Sa Majesté et lui dire combien ils étaient attachés aux souvenirs de la Russie impériale. Ils parlèrent avec enthousiasme de leur vie d'autrefois en Russie et exprimèrent l'espoir que la monarchie serait bientôt restaurée. La vie dans l'ancienne Russie ne semblait pas avoir été trop dure pour les juifs. Sa Majesté parla longuement avec eux. Ils montrèrent leur intérêt quand il leur parla de « droits égaux pour les juifs » dans une Russie impériale ressuscitée. Sa Majesté les rassura en leur affirmant qu'au sein de la monarchie future, les juifs jouiraient de droits égaux dans tous les domaines.

Le lendemain, 3 mars 1931, nous sommes retournés sur l'*Oceania*. Comme notre train partait à 10 heures 30, nous disposions d'une partie de la matinée. Notre ami Djemali proposa à Sa Majesté de visiter les deux mosquées les plus célèbres et lui transmit aussi le désir du Grand Mufti, qui était la plus haute autorité musulmane, de lui être présenté. Sa Majesté accepta. Conduits par Djemali, nous sommes allés à pied depuis l'hôtel, passant par le bazar musulman et les bâtiments des thermes. Le Grand Mufti nous attendait à la place

Mona, où commence le territoire de la mosquée du calife Omar, le Dôme du Rocher. Le Mufti salua Sa Majesté, disant qu'il était heureux de rencontrer le descendant des Tsars Blancs qui avaient tant fait pour l'Orient. Il déclara aussi que les Orientaux seraient ravis d'acclamer le retour du Tsar Blanc sur le trône ancestral. Comme les Britanniques surveillaient chacun des gestes du Mufti et que ce dernier souhaitait que cette rencontre restât secrète, le Grand Mufti et Sa Majesté se rencontrèrent au milieu de la foule. Le jeune Mufti était populaire parmi les musulmans du Moyen-Orient où il était considéré comme le chef du Mouvement nationaliste arabe, si bien que les Britanniques se méfiaient de lui et le surveillaient. Il donna à Sa Majesté l'impression d'être un homme exceptionnel, mais rusé.

La mosquée du calife Omar est remarquable pour son architecture. Comment des hommes ont pu construire un tel bâtiment, il y a tant de siècles, sans l'aide de machines, cela reste une énigme.

Nous avons aussi visité la mosquée El Aqsa puis nous sommes retournés à l'hôtel où l'Archevêque Anastase nous attendait pour accompagner Sa Majesté jusqu'au train. De nombreuses personnes s'étaient rassemblées sur le quai de la gare pour voir partir Sa Majesté y compris les représentants du patriarche de Jérusalem, du gouverneur, celui de la Société de Palestine et aussi l'archimandrite Sérafin. Notre aimable guide Djemali, qui nous avait conduits à Jérusalem et nous avait fait visiter les mosquées, était là aussi afin de nous dire adieu. Nous étions tristes de quitter Jérusalem ; nous y avons reçu un tel enrichissement spirituel et il était vraisemblable que le sort ne nous permettrait pas d'y revenir. Le train partit cependant. Nos amis nous firent des signes de la main et furent bientôt hors de vue. Jérusalem disparut rapidement derrière les collines. Les sommets des montagnes apparaissaient. Nous étions remplis de ce que nous avons vu et vécu et nous avons partagé nos impressions pendant la plus grande partie du trajet jusqu'à Haïfa, trajet qui offrait en lui-même peu d'intérêt. La ligne suivait des vallées entre des collines peu élevées. De temps à autre, ces vallées étaient si étroites que le train semblait traverser un corridor. Ce ne fut qu'en atteignant la Galilée que nous vîmes à nouveau de la campagne avec de vertes collines et des champs. Quand nous avons atteint la mer, la ligne a bifurqué vers la droite et longé la côte. Le temps commençait à se gâter. Il y avait de fortes averses intermittentes. On voyait de hautes vagues se briser sur les falaises de la côte dans des cascades d'embruns et d'écume blanche. Nous commençâmes à craindre que le vent ne soufflât dans le port, comme cela arrive si souvent à Haïfa, empêchant tout embarquement à bord des bateaux.

Le train arriva à Haïfa à trois heures. Nous sommes allés à pied au port qui était très proche. Plusieurs passagers de l'*Oceania* étaient arrivés par notre train. Heureusement pour nous, la direction du vent était telle que le brise-lames extérieur atténuait sa force de sorte que l'eau du port était relativement calme. Bien que le port mît à la disposition des passagers des vedettes rudimentaires spécialement adaptées à la grosse mer, il n'était pas facile d'embarquer. Comme la vedette montait et descendit au gré des vagues, il fallait choisir le bon moment pour en sortir d'un bond. Deux marins se tenaient sur la plate-forme de l'échelle du bateau pour attraper les passagers au vol. Les personnes agiles avaient relativement peu de difficultés pour monter à bord, mais les gens âgés et les dames un peu fortes avaient peur de sauter, et cela se comprend. Les hisser à bord n'était pas chose facile. En particulier, une dame d'un certain âge qui pouvait à peine marcher, sans parler de sauter depuis un pont instable, causa beaucoup de souci aux marins. Après plusieurs tentatives infructueuses, les marins de la vedette la prirent tout simplement dans leurs bras et la jetèrent à ceux qui se trouvaient sur la plate-forme. La manoeuvre se termina bien, mais elle aurait pu tourner au tragique.

Alors que nous sortions en mer, la force du vent annonçait une traversée agitée. En effet, dès que l'*Oceania* quitta le port, le roulis commença. Nous avions contre nous un vent de force 7 ou 8 beaufort alors que notre vitesse n'était que de 6 à 7 noeuds. Le bateau semblait pouvoir à peine avancer contre le vent et les vagues. La proue plongeait profondément dans l'eau verte. Une véritable tempête souffla pendant la nuit. Le roulis augmenta. Les hélices s'emballaient quand elles sortaient de l'eau, ce qui faisait vibrer la

coque du navire. Cette sortie de l'eau se produisait surtout parce que l'*Oceania* était peu chargé, ayant consommé la plus grosse partie du charbon qui était dans les soutes.

Il était évident que nous arriverions en retard à Port Saïd. La vitesse réduite du navire rendait les passagers encore plus nerveux. Des rumeurs commencèrent à circuler disant que la machine de droite était tombée en panne et que l'*Oceania* n'avancait plus qu'avec une seule machine. Soucieux de vérifier le bien-fondé de la rumeur, je montai à la passerelle voir le capitaine. Il m'assura que les deux moteurs étaient normaux ; ce qui expliquait la vitesse réduite, c'était le fort vent debout et le fait que le navire était peu chargé. Comme je n'avais rien pu détecter d'inquiétant, je me satisfis de cette explication.

Le 4 mars 1931, nous arrivâmes à Port Saïd à 5 heures de l'après-midi, avec presque dix heures de retard, ce qui n'avait guère d'importance, puisque rien ne nous pressait. Quand nous fûmes enfin arrivés, il se confirma que tout ne marchait pas bien à bord. Nous avançons aussi lentement que possible, pas seulement à cause du vent debout, mais parce qu'il y avait un ennui mécanique. Comme l'une des pales de l'hélice de droite s'était tordue, l'arbre de transmission de l'hélice déséquilibrée transmettait à la coque des vibrations trop fortes pour que le navire pût les supporter à une vitesse de rotation normale si bien que le moteur avait été quasiment arrêté.

Notre représentant en Egypte, le capitaine A.V. Nikolsky, et le colonel S.I. Sobrievsky, qui était responsable de l'enregistrement des émigrés russes en Egypte, montèrent à bord dès notre arrivée. Ils firent leur rapport sur les conditions de vie des Russes en Egypte ainsi que sur la situation politique dans ce pays en général. Port Saïd était une petite ville terne. Son existence dépendait du mouvement des bateaux dans le canal de Suez ; plus il y avait de bateaux, plus la ville s'animait.

5 mars 1931. Tôt le matin, presque tous les passagers de l'*Oceania* s'en allèrent visiter le Caire et Louksor. Comme Sa Majesté était allé au Caire plusieurs fois dans le passé et qu'il n'avait aucun désir de participer à la course touristique, il resta à bord profiter du calme. L'*Oceania* chargeait le charbon, mais comme le charbon descendait par des orifices externes, l'opération ne troublait pas la tranquillité de notre vie. Il y avait peu de poussière parce que le pont était protégé par une toile.

Sobrievsky proposa à Sa Majesté une visite du canal et de ses installations, ce qui était facile à organiser car des Russes travaillaient partout. Tôt dans l'après-midi, la vedette de la douane avec à son bord un ancien officier de marine russe, H.N. Salov, vint chercher Sa Majesté. Salov travaillait pour les douanes égyptiennes. Nous avons visité toutes les installations intéressantes du canal, puis nous sommes allés en compagnie de Sobrievsky au cimetière grec pour voir la tombe des officiers et des marins du cuirassé *Peresvet* qui avait été soit coulé par une mine, soit torpillé par un sous-marin allemand en 1916. On avait érigé récemment un monument sur la tombe avec les dons des Russes d'Egypte. Il s'agit d'une ancre qui repose sur une dalle de marbre. Seule la composition du monument est belle, mais le cimetière est lugubre. Il est situé sur une bande de sable plate et dépourvue de toute végétation. Lors des grandes marées, alors que les vents du nord soufflent continuellement, l'eau de mer remonte à travers le sable, inonde le cimetière et ronge les tombes. Il arrive même qu'un cercueil remonte de temps en temps à la surface. Le cimetière était si déprimant que nous nous sommes hâtés de nous en aller. Il avait apparemment fait la même impression sur d'autres, car on nous a raconté l'histoire d'un docteur russe qui, avant de mourir à Port-Saïd, avait demandé à être immergé en haute mer afin de ne pas reposer dans ce lieu sinistre.

A 4 heures de l'après-midi, la petite colonie russe de Port-Saïd avait organisé une réception en l'honneur de Sa Majesté dans l'appartement de Sobrievsky. Le sort avait conduit des Russes qui avaient quitté leur patrie après la Révolution jusque dans cet endroit du monde loin de tout et sans attrait. Il n'y avait que huit Russes ici, mais, malgré tout, ce petit groupe avait apporté avec lui une parcelle de la Russie. Ils avaient tous d'assez bons emplois, mais le climat de Port-Saïd leur était peu clément : la chaleur torride, l'humidité de la mer et le sable du désert apporté par le vent. Ils souhaitaient tous quitter Port-Saïd, mais en quel autre lieu pouvaient-ils trouver un emploi ?

Le 6 mars 1931, un des Russes qui travaillaient pour l'administration du canal invita Sa Majesté à faire un tour en voiture le long du canal. Nous nous sommes mis en route à 2 heures de l'après-midi. Le chauffeur était un ancien officier russe, S.P. Evdokimov. C'était un invalide de la Grande Guerre et de la guerre civile et il avait perdu un oeil au cours d'un combat contre une tribu arabe alors qu'il était pilote pour le compte du sultan du Hedjaz. C'était un homme solide en bonne santé en dépit de ses blessures.

Le principal défaut de Port-Saïd, c'était que rien ne pouvait pousser dans le sable sur lequel la ville avait été construite. Port-Saïd est entourée par la mer, le canal et le désert – il n'y a rien d'autre. La grand-route et le chemin de fer qui la relie au Caire sont excellents. La route suit le canal jusqu'à son terminus, la ville de Suez. Sur la rive opposée par rapport à la route, une étroite tranchée apporte l'eau douce pour l'irrigation et empêche le sable d'empiéter sur le canal. La route est une ligne droite désespérément monotone, kilomètre après kilomètre. Il y a des postes de signalisation tous les dix kilomètres. Des arbres rabougris poussent au bord de la route. La distance de Port-Saïd à Suez est de cent cinquante kilomètres. Un lac et la ville d'Ismaïlia se trouvent à mi-chemin, seul point de verdure sur toute la longueur du canal. Nous n'avons parcouru que vingt kilomètres lorsque nous avons fait demi-tour, tellement la monotonie du canal était ennuyeuse. En retournant en ville nous avons traversé une chaussée construite à la mémoire de Ferdinand de Lesseps, l'ingénieur français qui a construit le canal. Comme il n'y avait rien d'autre à voir à Port-Saïd, nous sommes retournés à l'*Oceania*. Sa Majesté invita Nikolsky, Sobrievsky et Evdokimov à prendre une tasse de café à bord.

Le 7 mars 1931 était notre dernier jour à Port-Saïd. Cet après-midi-là, les Russes nous invitèrent, Sa Majesté et moi-même, à un concert privé dans l'appartement de Sobrievsky. Sobrievsky joua du violon, sa femme du piano et L.B. Evdokimova chanta des chansons russes. Elle avait une très belle voix de contralto. Les Sobrievsky étaient vraiment d'excellents musiciens. Ainsi, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch se trouvait à Port-Saïd, à la frontière entre l'Asie et l'Afrique, en train d'écouter des chants et de la musique russes au milieu d'un cercle de Russes. Ce que le sort nous réserve est vraiment incroyable. Les Russes de Port-Saïd avaient égayé ce qui eût été autrement trois journées bien mornes.

Vers 11 heures du soir, les passagers de l'*Oceania* rentrèrent. Ils avaient découvert en trois jours ce qui demande normalement un mois. Au Caire et à Louksor ils avaient visité des tombes de pharaons et diverses autres ruines, escaladé des pyramides, monté à dos de chameau et passé la soirée dans les night-clubs du Caire. Ils avaient reçu leur ration complète de satisfaction touristique.

A minuit, le 8 mars 1931, l'*Oceania* leva l'ancre et les remorqueurs le halèrent jusqu'en haute mer. Il poursuivit sa route le long de la côte par une belle nuit étoilée. Le vent ridait à peine la surface de l'eau. De loin, Port-Saïd apparaissait comme une ville mystérieuse et légendaire à la limite du désert, baignée dans le clair de lune. On n'apercevait que sa silhouette. La nuit et la lune masquaient son insignifiance. L'*Oceania* stoppa brièvement pour débarquer le pilote, qui monta à bord de sa vedette, puis fit route à pleine vitesse vers la haute mer. Nous descendîmes vers nos cabines respectives. C'était une sensation merveilleuse d'être étendu sur sa couchette et de sombrer dans un sommeil léger bercé par les vibrations à peine perceptibles du navire, le bruit sourd des machines et la caresse rafraîchissante de la brise qui entrait par le hublot ouvert.

Le lendemain, le temps était de nouveau excellent, calme, tiède et ensoleillé. La Méditerranée était comme elle doit être, bleue et apaisante. Le programme de la journée à bord était bien organisé, détente et repas. C'était monotone, en dépit des efforts faits pour mettre un peu de variété dans ces deux activités.

L'île de Chypre se profila à l'horizon, mais nous ne vîmes rien excepté la silhouette des montagnes. Tôt le soir, nous passâmes au large des îles de Santorin et Kristino. Nous étions assez près pour distinguer à l'oeil nu les maisons isolées et les hameaux. Puis ce fut une suite ininterrompue d'autres îles. Après le coucher du soleil, nous avons vu des phares à l'horizon qui lançaient à intervalles réguliers leurs faisceaux de lumière caractéristiques. Une telle profusion de phares laissait deviner que ces eaux étaient dangereuses.

Le 10 mars 1931, à 6 heures du matin, l'*Oceania* pénétrait dans le port du Pirée. Nous avons accosté à l'extrémité éloignée du quai. La coïncidence voulut que le bâtiment soviétique *Ilyitch*, anciennement *Empereur Nicolas II*, fût amarré tout près. C'était le bateau sur lequel le corps du général Miller, brutalement assassiné par les agents soviétiques avait été transporté. Le navire faisait une impression sinistre, il était mal peint et il n'y avait aucun signe de vie sur le pont supérieur, comme s'il était abandonné. On aurait dit un paria parmi les navires des autres nations. Le port était rempli de navires inactifs, grecs pour la plupart, par manque de cargaison à cause du ralentissement de l'économie.

Je me souvenais bien du Pirée d'autrefois. J'y étais venu avec le croiseur *Amiral Makaroff* en 1908. Pour la marine russe, l'escale au Pirée était toujours associée à la personnalité inoubliable de la reine Olga Constantinovna. Elle était particulièrement chère à notre croiseur parce qu'elle était notre marraine. Sur nos épauettes, nous portions la lettre « O » brodée, surmontée de la couronne royale. Pendant l'escale de l'*Amiral Makaroff* au Pirée, la reine venait nous voir tous les jours. La grande-duchesse Elena Vladimirovna était elle aussi venue souvent, de même que le roi et le prince héritier.

Dès que l'*Oceania* eut accosté, beaucoup de gens montèrent à bord pour être présentés à Sa Majesté, y compris son représentant en Grèce, Savelov-Savelkov (ancien chambellan et historien érudit et connu), le baron Offenberg (président du Comité des émigrés), V.M. Levidis (représentant de l'Union des Mladoross), l'archiprêtre Krokhnakov (doyen de l'église Sainte-Olga du Pirée) et Madame Garchina (qui faisait partie de l'entourage de la reine Olga Constantinovna).

Sa Majesté assista au Pirée à l'office de 2 heures de l'après-midi à l'église Sainte-Olga, célébré par le Père Krakhmankov. La petite église était bondée de fidèles russes. Puis Sa Majesté se rendit à Athènes, s'arrêtant en route pour visiter l'Acropole. Sa Majesté assista à une réception organisée par la colonie russe d'Athènes dans l'appartement de G.H. Karajanov. Tous les Mladoross et les autres membres de la colonie étaient présents, dans la limite des places disponibles.

Nous sommes retournés à l'*Oceania* pour le départ du Pirée prévu à 7 heures du soir. Presque tous les Mladoross étaient sur le quai, et ils restèrent là pour voir le navire disparaître à l'horizon. Les Russes d'Athènes et du Pirée avaient fait une excellente impression à Sa Majesté et, à en juger par l'expression de leurs visages, ils avaient été profondément touchés par sa visite. On pouvait lire dans leurs yeux leurs sentiments d'affection et de dévouement.

L'*Oceania* atteignit l'entrée du canal de Corinthe à 7 heures du matin, le 11 mars 1931. On se prépara à traverser le canal. La fixation de flotteurs spéciaux et la vérification des dimensions du navire pour assurer la sécurité du passage prirent beaucoup de temps. Un représentant du canal affirma que c'était la première fois qu'un bateau de 9.000 tonnes traverserait le canal. La distance entre les parois du canal et les côtés du navire ne dépassait pas deux mètres. On avait l'impression que le bateau pouvait rester coincé à tout instant. Il avançait le plus lentement possible derrière un remorqueur qui contrôlait les mouvements de la proue, car, à cette vitesse, le gouvernail répondait mollement. Un assez fort courant contraire rendait le passage encore plus compliqué. Il nous fallut deux heures pour franchir les six kilomètres du canal.

Le canal de Corinthe a été creusé dans une montagne de calcaire. Un pont de chemin de fer la franchit à l'endroit où cette montagne est la plus haute. Lorsque l'*Oceania* s'approcha du pont, nous avons l'impression que le haut du mât allait le toucher. L'illusion était si forte que certains passagers allèrent se mettre en sécurité sous le pont bien que le capitaine leur affirmât que le mât passerait sous le pont sans difficulté. « Et si les calculs étaient faux ? Je préfère me cacher » s'exclama une dame en se précipitant pour se réfugier dans sa cabine. A 10 heures, nous voguions dans la baie de Corinthe avec ses rives pittoresques. La baie est entourée de hautes chaînes de montagnes dont plusieurs sommets sont couverts de neige. A notre arrivée, les rayons de soleil commencèrent à percer à travers les nuages, projetant des ombres gigantesques aux formes bizarres. On apercevait des vallées d'un vert émeraude entre les montagnes. Des villages apparurent le long de la côte et sur le flanc des montagnes. Des églises dominaient la masse des maisons blanches.

Nous avons la chance d'avoir beau temps. L'*Oceania*, d'un blanc immaculé, poursuivait tranquillement sa route en direction de la baie de Solon. Une bande de mouettes criardes et rauques suivait la poupe du navire. A 1 heure 30 du soir, nous sommes entrés dans la baie et avons jeté l'ancre devant la ville qui porte le nom mélodieux de Itea. Autour d'Itea, tout était vert. Le Parnasse majestueux, couronné de la blancheur scintillante de la neige, dominait la ville. Des chaînes de montagnes moins élevées, également couvertes de neige, partaient en rayons autour du Parnasse. Certaines de ces montagnes se terminaient brusquement par un précipice en arrivant au rivage. La plupart de ces pentes rocheuses étaient complètement désertiques, cependant, ça et là, il y avait au bord de la mer de vertes collines couvertes de buissons et d'herbe. Le soleil formait sur les rochers des taches de lumière d'un gris sombre qui tournait parfois au pourpre. Il faisait naître toute une palette de couleurs qui changeaient avec chaque nouveau voile de brume. On pouvait voir des petites maisons blanches isolées sur le flanc des montagnes. Tout là-haut, il y a des millénaires, se trouvait la ville de Delphes. C'était là que se trouvait le célèbre oracle que le peuple venait écouter et que des gens venus de pays lointains venaient consulter. L'oracle a disparu, mais les touristes visitent toujours les ruines de Delphes.

Sa Majesté ne voulut pas descendre à terre, nous admirâmes donc la beauté majestueuse des montagnes depuis les ponts du bateau. Une brise légère portait jusqu'à nos narines le parfum délicieux des fleurs des champs, des herbes sauvages, des buissons et des arbres en fleurs.

A 4 heures du soir, les passagers remontèrent à bord et l'*Oceania* reprit sa route, en suivant la côte du golfe de Corinthe et en dépassant la ville de Patras. Comme la nuit tombait, des chaînettes lumineuses apparurent des deux côtés et nous distinguons le réseau des grandes routes et des rues. Sur le pont, l'air était doux, la brise languissante. Quand l'*Oceania* se trouva à la hauteur du centre de Patras, la ville semblait être une île de lumière. Après Patras, le navire mit le cap au nord et pénétra dans la mer Ionienne.

Le 12 mars 1931, au lever du soleil, l'île de Corfou apparut. A 9 heures 30, l'*Oceania* jeta l'ancre dans le port de Corfou. Il y avait une brume qui, par instants, tournait en un léger brouillard et alors, le profil des montagnes et de l'île se fondait dans le ciel.

Pour les Russes, l'île de Corfou, en plus de son pittoresque, présente un intérêt historique. L'escadre navale du célèbre amiral Ouchakov était mouillée là en 1799. Ouchakov était aussi invincible que son contemporain anglais, l'amiral Nelson. Son escadre assiégeait la forteresse et les fortifications réputés imprenables de Corfou. Il n'avait que mille six cents hommes et aucune artillerie de siège, mais il réussit, s'emparant d'abord des fortifications de l'île de Vido, puis de la forteresse de Corfou.

Cet après-midi-là, Sa Majesté et moi-même sommes descendus à terre et avons loué une auto pour visiter la plus haute montagne de la partie ouest de l'île. Contrairement à la plupart des îles des mers Egée et Ionienne, Corfou et ses montagnes sont couvertes d'une végétation luxuriante, comprenant des cyprès, des platanes, des oliviers, des orangers et des citronniers. Les plus hauts sommets, presque nus, étaient couverts de pins rabougris. La route zigzaguait sur des pentes escarpées à travers des petits villages et parmi des maisons isolées. Les maisons étaient pauvres et sales ; il était difficile de croire qu'elles étaient habitées. La route était si mauvaise qu'à chaque embardée nous avons peur qu'elle ne tombe en morceaux. Cependant nous avons réussi à atteindre le sommet. Juste avant, un petit village grec s'accrochait à la montagne. Il possédait une petite église ancienne, à moitié en ruines. Le village donnait l'impression d'être complètement négligé, abandonné même, mais il était visible que quelques maisons étaient habitées, car leurs occupants étaient affalés devant la façade, en train de se reposer sereinement. Ils pouvaient rester assis immobiles pendant des heures, plongés apparemment dans la contemplation de la nature. Leurs pensées semblaient se développer lentement, très lentement. Pour nous, Occidentaux, une telle oisiveté est totalement inacceptable. Il ne faut pas s'étonner de la pauvreté et de l'abandon qui règnent dans la région.

Finalement, après une série de tournants abrupts, nous avons atteint le sommet. La vue était magnifique. L'île ressemblait à une carte de géographie. On voyait la baie avec la ville de Corfou, le réseau en zigzags des routes qui se croisaient, et notre *Oceania*, comme

un jouet. Après nous être remplis les yeux du paysage, nous avons continué notre route pour aller visiter la villa Achiléon de l'empereur Guillaume II. Il avait acheté la villa à l'impératrice Elisabeth d'Autriche autour de 1910-1911. La route qui menait à la villa était légèrement meilleure. De temps en temps, nous dépassions des ouvriers qui travaillaient avec indolence à la réfection de la chaussée. Des paysans s'activaient dans les champs qui bordaient la route. Parmi eux, il y avait, semblait-il, plus de femmes que d'hommes. Quand nous traversions un village, notre voiture était assaillie par des enfants qui offraient des oranges et des petits bouquets de fleurs des champs préparés pour les touristes. Si personne ne leur achetait rien, ils se mettaient rapidement à quémander de l'argent pour acheter des cigarettes. Ils fondaient sur nous comme un essaim de moustiques importuns et empêchaient la voiture d'avancer. Il n'était pas facile de se débarrasser d'eux. Notre voiture était aussi attaquée par les chiens du village qui aboyaient férocement. Ils nous suivaient un certain temps puis traînaient derrière nous ; leurs aboiements diminuaient et ils se couchaient paisiblement sur la route poussiéreuse. Ils semblaient aboyer tout simplement d'ennui, sans aucune méchanceté envers les automobiles. Les femmes âgées, quelquefois des femmes jeunes et jolies, abandonnaient leur travail pour regarder passer notre voiture avec curiosité. Elles n'avaient pas souvent la chance de voir des étrangers.

La villa Achiléon n'est remarquable que par la vue magnifique qu'on a des balcons aux quatre points cardinaux. La villa était entourée de jardins mal entretenus avec des terrasses et des coins ombragés. Elle avait été convertie en hôpital pendant la guerre, si bien que le mobilier d'origine avait été enlevé depuis longtemps. Il ne restait qu'une chaise ayant appartenu à l'empereur. La chaise est en forme de selle avec une petite table sur le devant si bien que la personne assise dans la selle peut utiliser la table pour écrire et classer ses papiers. Personne ne savait pourquoi l'empereur avait choisi une chaise aussi inhabituelle. Après la visite de la villa, nous sommes retournés à la ville qui se distingue par son architecture unique, très ancienne. Les maisons ont cinq ou six étages, mais elles sont très étroites, comme des tours. Le palais royal se trouve sur la place de la ville. Le défunt roi Georges Ier (le fondateur de la dynastie grecque) passait l'automne sur l'île de Corfou. Toute sa grande famille habitait alors avec lui dans ce palais. Pendant leur séjour ici, ils recevaient souvent la visite d'Alexandra, la reine d'Angleterre, qui venait sur son yacht Victoria Albert. Elle était la soeur du roi de Grèce. Leurs parents russes venaient aussi, en particulier les enfants du grand-duc Constantin Constantinovitch, le frère de la reine de Grèce, Olga Constantinovna.

Sur le quai, nous fûmes assaillis par les vendeurs d'éponges grecques. Nous achetâmes chacun une énorme éponge, puisqu'il est impensable de visiter la Grèce sans rapporter un de leurs spécimens inégalables.

La petite île de Vido se trouve en face de la ville de Corfou. Puissamment fortifiée dans le passé, elle sert maintenant de prison pour les condamnés à de longues peines. On s'attend à trouver peu d'attrait à de tels endroits, mais Vido paraissait très agréable. L'*Oceania* était mouillé assez près de l'île pour que nous pussions observer ce qui s'y passait.

A 6 heures du soir, l'*Oceania* leva l'ancre et se mit en route pour la célèbre baie de Cattaro (Boka Katorska en serbe). Le lendemain matin, à 8 heures, le 13 mars 1931, l'*Oceania* pénétra dans la baie de Cattaro. La baie n'a pas sa pareille en Europe pour sa beauté et l'abri qu'elle offre contre les tempêtes. Au commencement du 19^{ème} siècle, l'escadre russe de l'amiral Seniavine trouva refuge dans cette baie. A cette époque, la Russie impériale était le défenseur des Slaves des Balkans contre les ambitions de Napoléon. L'entrée étroite de la baie, qui est facile à défendre, se partage en plusieurs bras entourés de montagnes. Deux petites îles avec des églises se trouvent dans la baie. Le capitaine nous fit naviguer dans tous ces bras, tout près des îles par le travers. La baie sert de base à la flotte yougoslave.

A 1 heure, l'*Oceania* atteignit l'endroit de la baie où se trouve les villes de Gruz (Gravozza) et de Dubrovnik, qui est merveilleusement situé sur les pentes d'une montagne assez élevée. Les falaises qui forment la base de cette montagne descendent jusqu'à la mer, ce qui rend le débarquement assez difficile. L'*Oceania* s'approcha tellement de la côte

que nous pouvions voir à l'oeil nu les vagues qui se brisaient contre les falaises ainsi que les restes en ruines des anciennes fortifications vénitiennes. De toute la région émanait un souffle médiéval. Après avoir longé les falaises de Dubrovnik, l'*Oceania* jeta l'ancre vers 1 heure dans le port de Gruz (Gravoza). A 2 heures, comme convenu, Sa Majesté descendit à terre où il fut accueilli par N.D. Kaffafov, notre représentant, le général K.V. Apoukhline, responsable du Corps de l'Armée et de la Marine impériales, l'agent local Belyev et le rédacteur en chef I.I. Karpenko du journal « Loutch » (Le Rayon). Répartis dans deux voitures, nous avons fait le tour de Dubrovnik et de ses quartiers anciens qui présentaient quelque intérêt. Après cette visite, nous avons pris le thé à l'hôtel Excelsior. Tout cela, en discutant de la situation de notre Mouvement et, d'une manière plus générale, de celle des Russes en Yougoslavie.

A 4 heures, Sa Majesté invita tout le monde à bord de l'*Oceania* pour écouter les rapports de Kaffafov et Apoukhline. Ces deux intervenants pensaient que la cause légitimiste se portait bien, mais qu'elle avait besoin qu'on vienne de temps en temps redonner de l'élan à sa motivation. Ils demandèrent à Sa Majesté de m'autoriser à venir à Belgrade l'été suivant pour y faire plusieurs conférences. Sa Majesté approuva cette suggestion.

Ils étaient aussi impatients de connaître l'état de notre Mouvement dans d'autres pays ainsi qu'une estimation des chances qu'il y avait de voir le régime soviétique s'effondrer dans un proche avenir. Sa Majesté répondit qu'il ne pouvait leur donner aucun renseignement encourageant sur la situation en Russie, sinon que le peuple russe traversait des moments difficiles et que la terreur augmentait. De façon inattendue, le commandant du port de Gruz, le Serbe Ivo Hadjic, vint voir Sa Majesté avant le départ de l'*Oceania*. Il était accompagné d'un Russe, l'ancien lieutenant-colonel Vostrosabline, qui travaillait pour l'administration du port. Ils voulaient simplement être présentés à Sa Majesté. Fidèle à l'horaire, l'*Oceania* leva l'ancre à 6 heures du soir. Sa Majesté prit congé de ses fidèles sujets, Kaffafov, Apoukhline et Belyev.

Alors que nous reprenions notre route, le temps commença à se gâter et le sirocco s'était mis à souffler. Nous faisons route vers Venise, terminus de notre croisière.

Ce soir-là, il y avait un grand dîner de gala pour fêter la fin de la croisière. Les serveurs portaient des gilets rouges au lieu des gilets verts habituels. Sur les tables, il y avait des menus artistiquement présentés, ainsi que des amuse-bouche. Chaque passager reçut un agenda en souvenir de la croisière. Selon la tradition, le passager le plus âgé était chargé de faire un discours au nom de tous ses compagnons pour remercier le commandant et tout l'équipage des soins dont ils les avaient entourés. Après le dîner, Sa Majesté assista au bal uniquement pour ne pas assombrir l'humeur générale. Nous étions assis avec les Allemands les plus distingués qui essayaient de témoigner un respect tout particulier à Sa Majesté en bavardant avec lui. Les passagers avaient perdu leur timidité du début en présence de Sa Majesté.

14 mars 1931. C'était notre dernier jour à bord de l'*Oceania*. Tout le monde était occupé à faire ses valises et à régler ses notes auprès du commissaire du bord. Il faisait froid, mais il ne pleuvait pas et la mer était calme. Il fallait mettre un pardessus pour monter sur le pont. A 8 heures du soir, les lumières de Venise apparurent. Près des balises de l'entrée, un remorqueur, avec à son bord le pilote et le représentant de la Hamburg America Shipping Company, nous attendait. L'*Oceania* entra dans le port et accosta.

Le 15 mars 1931, à 10 heures du matin, nous avons débarqué de l'*Oceania*. Nous nous étions tellement habitués au bateau que nous étions tristes en le quittant. Le commandant et tous les officiers nous attendaient à la passerelle de descente du navire pour dire adieu à Sa Majesté. Celui-ci répondit au commandant, au second et au médecin par des paroles qui venaient du coeur. Nous nous séparâmes tous très bons amis. Cela avait été merveilleux de passer ainsi un mois sur le bateau et d'avoir visité tant d'endroits intéressants. Nous sommes montés dans la gondole qui nous attendait au pied de l'échelle. Les gondoliers se mirent à ramer et quelques minutes plus tard, nous arrivions au débarcadère de l'Hôtel Royal Danieli.

Venise est, comme nulle autre ville, enveloppée de romantisme, de poésie et de légendes. Tout dans la ville a son histoire. Dans le passé, la ville était la perle de l'Adriatique.

Maintenant, c'est un centre touristique. Sa gloire appartient au passé. Notre hôtel appartenait lui aussi au passé. Des années auparavant, c'était le palace des personnages importants de ce monde, mais maintenant, c'est un hôtel pour touristes éminents. Le sol était recouvert de magnifiques parquets, mais il craquait si fort qu'il était désagréable de faire ne fût-ce qu'un pas. De beaux lustres de prix étaient suspendus au plafond et de grands miroirs étaient accrochés entre les fenêtres. Il y avait aux murs des tapisseries et des portraits, très probablement ceux des anciens propriétaires. Partout, des meubles anciens, recouverts de brocart usé. Tout ramenait non pas des décennies, mais des siècles en arrière.

Le jour où nous avons visité Venise, il faisait un soleil radieux. Nous avons marché le long du quai du port et dépassé la prison reliée au Palais des Doges par le Pont de Soupirs. Nous sommes arrivés à la place Saint Marc et avons visité sa remarquable cathédrale. Puis nous avons pris une gondole et fait le tour des canaux. Après avoir écouté les plaintes des gondoliers, mécontents de l'utilisation sur les canaux de bateaux à moteur qui endommagent les bords par le profond sillage qu'ils laissent derrière eux et qui causent ainsi la fin du vieux Venise, nous sommes rentrés à l'hôtel. Après le dîner, nous avons pris un peu de repos car notre train ne partait pas avant 1 heure 30 du matin.

Le 6 mars 1931, nous sommes retournés à Cannes via Milan, Gènes et Vintimille. Le train est arrivé à Cannes à 7 heures du soir. Sa Majesté descendit à l'hôtel Provence comme la dernière fois. Il reçut beaucoup de personnes pendant l'unique semaine passée à Cannes, parmi elles, le général Chinkarenko, un assez jeune officier promu au rang de général pendant la Guerre civile. C'était le type même de l'officier qui avait fait preuve d'initiative et de courage. Plusieurs officiers de ce genre, comme Glazenap, Chkouro et Chinkarenko avaient essayé de se joindre à notre Mouvement. C'était habituellement des personnes ambitieuses, corrompues par un pouvoir et une liberté d'action excessifs. Ils ne pouvaient accepter d'avoir perdu leur position sociale après la Guerre civile. Ils voulaient reprendre la lutte armée contre le communisme. Ils persistaient à croire qu'on pouvait renverser le communisme en provoquant des révoltes, par la terreur ou par une intervention extérieure. Ils refusaient d'admettre l'importance du combat idéologique et de toutes les méthodes de combat qui n'avaient pas recours aux armes. Quand on leur demandait quelle sorte d'action ils recommandaient, ils répondaient invariablement : « Donnez-nous de l'argent. Avec nos fidèles, nous fomenterons un soulèvement à l'intérieur de l'Union soviétique et nous renverserons le régime soviétique. » Par suite de notre manque de moyens, ils nous laissaient tomber et allaient chercher ailleurs un soutien financier, qu'ils ne trouvaient jamais. Ils auraient gaspillé tous les fonds qu'on aurait pu leur donner. Il était impossible d'utiliser ces gens-là pour une action politique parce qu'ils étaient incapables de la comprendre. De plus, cela ne les intéressait pas.

Le 21 mars 1931, les Mladoross organisèrent une soirée au restaurant Monte-Carlo destinée à collecter des fonds pour l'Union. L'argent collecté était principalement destiné à financer leur presse. Ils me demandèrent d'y assister. Bien que cela ne me plût pas, je me sentis obligé d'accepter. J'étais accompagné par le Mladoross B.K. Likhatchov, homme d'affaires intelligent et avisé, mais d'esprit quelque peu léger, comme c'était le cas pour presque tous ceux qui vivaient sur la Côte d'Azur. Il avait de bonnes relations qu'il utilisait adroitement pour le travail politique, sans oublier ses intérêts personnels. La soirée de gala n'eut pas grand succès, mais il me fallut rester jusqu'à deux heures du matin, obligation ennuyeuse et fatigante. Le 22 mars 1931 était un dimanche. Le matin, Sa Majesté assista à l'office dans l'église de Cannes. Puis suivit un déjeuner de gala à la villa de Tolstoy-Miloslavsky. A 4 heures, il y eut une grande réception en l'honneur de Sa Majesté au Continental Club à Nice, organisée par l'ensemble de la colonie russe de la Côte d'Azur. Trois cents personnes y assistèrent, nombre étonnamment important pour la région.

Parmi les personnalités qui assistèrent à l'événement, on nota : les vieillards vénérables qu'étaient les généraux Chtcherbatov, Morozovsky et Samoïlov, ainsi que les généraux Novrozky et Chinkarenko, les amiraux Pilkine, Petrov-Tchernichine, Maximov et Sergueïev, le sénateur Timroth, le professeur Migouline, la veuve de l'amiral Makarov et son gendre, Goloubev. Le sénateur Timroth prononça le discours de bienvenue, disant la joie

qu'éprouvaient tous les Russes à chaque visite de Sa Majesté ou de sa famille, ajoutant combien la seule présence du Chef de la Dynastie allégeait leur sentiment d'abandon.

L'amiral Pilkine, président du « carré » local des officiers de marine, présenta à Sa Majesté les officiers qui habitaient dans le sud de la France. L'animation qui régnait dans cette soirée fut pour moi la confirmation, une fois de plus, de la popularité dont jouissait Kirill Vladimirovitch parmi les Russes et elle prouvait combien ils étaient attirés par la Famille impériale. De nombreux invités escortèrent Sa Majesté à sa voiture lorsque la soirée se termina, vers 6 heures.

Les jours suivants se passèrent en réceptions et en visites d'adieu : c'est ainsi que défilèrent le colonel Hosroviani, le capitaine de corvette Klimovsky, le capitaine de cavalerie Ivanjine, le sénateur Jakhontov, V.N. Gladky, Raevssky et beaucoup d'autres. V.N. Gladky était professeur de tennis à Dinard tous les ans, c'est pourquoi nous le connaissions bien. Sa femme et sa mère habitaient aussi à Dinard. Malheureusement, il souffrait de tuberculose incurable. Il mourut quelques années plus tard à Dinard. Incapable de supporter sa mort, sa femme se suicida en s'asphyxiant par le gaz, allongée à côté de son mari.

Le 25 mars 1931, à 8 heures 25, nous avons pris le chemin du retour via Aix-en-Provence, Avignon, Orange, Lyon, Vichy et Tours. Nous avons passé la nuit du 26 mars à Lyon, puis nous avons poursuivi notre route vers Vichy par l'Auvergne. La traversée de cette province fut un délice. Les champs verts, jaunes ou bruns formaient un doux tapis uniforme. Les vergers de rangées d'arbres fruitiers qui s'étendaient dans toutes les directions contrastaient avec le vert sombre des forêts de jeunes pins. Par moments, la route suivait une haute crête ; on apercevait les champs tout en bas et des vagues de montagnes moins hautes qui se perdaient à l'horizon. Des cascades d'écume blanche révélaient une petite rivière qui zigzaguait au pied des montagnes. Quand la route descendait dans les vallées, on voyait d'un côté le mur formé par la forêt et de l'autre des champs épars et des montagnes. Des fermes isolées bien tenues jalonnaient la route et, des deux côtés, des vaches paissaient. Nous dépassions souvent des troupeaux de moutons. Nous étions entourés d'une vie simple et saine symbolisée par des boeufs flegmatiques qui tiraient des charrues, des herses ou des charrettes. Au loin, un train grimpaient lentement sur les collines, plongeant dans les tunnels avant d'en ressortir pour finalement disparaître après une courbe.

Nous sommes arrivés à la ville de Thiers située au bord d'un précipice. Toute la ville est ceinturée de falaises assez élevées. Elle présente un aspect plutôt inhabituel car toutes les rues sont si pentues qu'il est difficile de se déplacer à pied ou en voiture. Puis nous avons traversé Vichy, la célèbre station de cure, ses sources thermales citées dans les écrits de Tourgueniev. Les docteurs russes prescrivaient souvent une cure à Vichy à leurs patients. Nous avons passé la nuit à Moulins qui possède une cathédrale médiévale et un château historique partiellement conservé servant de prison.

A 9 heures du matin, le 27 mars 1931, nous sommes partis pour Tours, où nous sommes arrivés à 3 heures. Sa Majesté décida de ne pas aller plus loin. Nous descendîmes cette fois encore à l'hôtel de l'Univers. Tours a aussi une cathédrale historique dont la façade est particulièrement gracieuse. Des petites maisons séculaires se blottissent autour la cathédrale ; elles sont intéressantes à regarder mais probablement pas très confortables à habiter. Elles étaient néanmoins occupées et personne ne songeait à les démolir. On nous montra la maison du célèbre bourreau de la guillotine, Dreyfuss, mais le seul intérêt qu'elle présentait était un escalier en colimaçon très spécial qui conduisait au premier étage et qui était construit en briques.

Le 28 mars 1931, nous avons quitté Tours à 9 heures pour arriver à Saint-Briac à 3 heures de l'après-midi.

Le paysage devenait de plus en plus familier à mesure que nous approchions de Saint-Briac. Finalement, le toit de Ker Argonid est apparu parmi les arbres et, quelques minutes plus tard, la voiture est entrée dans la cour. Sa Majesté klaxonna de loin pour avertir tout le monde afin qu'ils sortent tous à notre rencontre. L'intimité des retrouvailles fut troublée par l'arrivée de la reine Marie et de la princesse Ileana, mais la joie fut néanmoins très grande.

Dans les cercles monarchistes, le voyage de Sa Majesté avait éveillé un très grand intérêt, si bien que je publiai un compte-rendu de la croisière sous la forme d'une brochure

qui fut bien accueillie. J'ai même reçu une lettre de félicitations du métropolitaine Antoine Je cite cette lettre parce qu'elle traduit l'état d'esprit qui régnait parmi les monarchistes, et aussi parce que c'est une des dernières lettres de ce vénérable ecclésiastique de haut rang qui était alors gravement malade. Pouvant à peine écrire, il avait cependant voulu réagir à la suite du voyage de Sa Majesté. Le métropolitaine Antoine avait beaucoup d'affection pour Kirill Vladimirovitch et sa famille. La lettre était datée du 3 juin 1931 et elle était écrite à la main avec l'ancienne orthographe :

J'ai lu ce soir avec le plus vif intérêt votre récit du voyage de Sa Majesté. Tout épisode de la vie de Sa Majesté ainsi que son voyage éveille fortement l'attention du lecteur et émeut l'âme russe. Je l'ai lu plusieurs heures sans interruption. Vous avez incontestablement un talent artistique, mais il est regrettable que vous ne mentionniez pas les Saintes reliques de Corfou que Sa Majesté a vénérées. En effet, les restes de saint Spiridon, le patron des marins, auquel la cathédrale de l'Amirauté à Saint-Pétersbourg est consacrée, se trouvent à Corfou. J'ai séjourné à Jérusalem à deux reprises, de deux à quatre mois, et bien sûr, je ne l'oublierai jamais. Comme c'est merveilleux que Sa Majesté ait marqué sa première croisière par ce pèlerinage. Lentement, mais sûrement, Il est en train d'atteindre l'objectif que la Patrie attend de Lui. L'archevêque Anastase était ici pour le concile ecclésiastique et il nous a raconté avec une vive émotion la visite Royale à Jérusalem. Il est prudent au point d'en être indécis, mais après Dieu et l'Eglise, son âme appartient à la Maison impériale.

Que le Seigneur protège Leurs Majestés et votre belle famille. Il est probable que Son Altesse l'Héritier et votre fils ont bien grandi depuis ma visite à Saint-Briac.

Ayez l'obligeance de placer aux pieds de Leurs Majestés mes sentiments de loyauté. Votre bienveillant,

*Métropolitaine Antoine
Le 3 juin 1931*

Le 3 avril 1931 est arrivé un groupe de Mladoross composé de Kasem-Beg, Zbychevsky, du prince Krassinsky, de l'ingénieur Mitrofanoff et de leur représentant en Bulgarie, A.N. Ignatiev. Ce dernier était un collaborateur de valeur et il jouissait d'une grande autorité parmi les Mladoross. Ils sont restés quatre jours et m'ont distrait de ma correspondance en discutant de leur travail et de leurs projets. Venant de Bulgarie, Ignatiev put me mettre au courant de la situation des Russes dans ce pays. J'appris que les Mladoross étaient bien traités en Bulgarie et il ne fallait craindre aucun antagonisme.

Le 10 avril 1931, la grande-duchesse Kira Kirillovna partit pour Paris avec sa cousine la princesse Ileana, suivie par Sa Majesté Victoria Feodorovna et la reine Marie le 17 avril. De Paris, elles allèrent à Langenburg. A la fin du mois d'avril, la reine Marie et sa fille retournèrent à Bucarest, alors que Victoria Feodorovna et Kira Kirillovna restaient en Allemagne tout en projetant d'aller en Roumanie au début de juin. Le 9 juin 1931, on nous informa que Sa Majesté et sa fille étaient arrivées à Bucarest et qu'elles séjournèrent, comme d'habitude, au palais de la reine Marie. Ce voyage était en rapport avec les fiançailles de la princesse Ileana avec le prince Anton de Habsbourg. Notre représentant à Bucarest, le capitaine de corvette Sabline m'apprit qu'il avait été reçu par Sa Majesté Victoria Feodorovna et qu'il lui avait fait un rapport détaillé sur le développement de notre Mouvement en Roumanie ainsi que sur la situation difficile des Russes dans ce pays. Il avait été chargé de confier à Sa Majesté plusieurs demandes qu'elle avait promis de transmettre à la reine. Il m'apprit aussi la formation d'un groupe de scouts marins à Constanza sous le commandement du capitaine de corvette Balas. Cet officier avait réussi à obtenir de la base navale une baleinière avec laquelle il enseignait aux scouts l'art de la navigation sous voile.

Le 10 juin 1931, le fiancé de la princesse Ileana, Anton de Habsbourg, arriva à Bucarest et une grande fête se déroula à la cour. Le 1er juin 1931, à la demande Sabline, la reine et Sa Majesté Victoria Feodorovna rendirent visite à plusieurs organisations charitables roumaines et russes.

Le 13 juin 1931, à 18 heures, une réception fut donnée dans l'appartement de Sabline en l'honneur de Sa Majesté et de Kira Kirillovna, réception à laquelle assistèrent les membres les plus éminents de la colonie russe dans la mesure où il y avait de la place pour

les accueillir. Presque tous les Russes de Bucarest étaient légitimistes, avant tout parce que Sa Majesté Victoria Feodorovna était la soeur de la reine de Roumanie et la tante du roi.

Le dimanche 14 juin 1931, Sa Majesté et la grande-duchesse assistèrent à l'office à l'église russe. Par suite de la présence de Sa Majesté, l'office fut particulièrement solennel, deux prêtres officièrent et le chœur avait été étoffé. Tant de gens désiraient assister à la liturgie qu'au moins deux cents personnes furent obligées de rester dehors. Après l'office, les Russes saluèrent avec enthousiasme Sa Majesté et la grande-duchesse ; tous souhaitaient leur être présentés et bavarder avec elles.

L'après-midi, à la demande de Sabline, Sa Majesté reçut la célèbre philanthrope roumaine Dorothy Weily, en présence de Sabline, de Nabokov et de Belizky. Accédant au souhait de Sa Majesté, Dorothy Weily promit d'apporter son soutien à l'Union des Officiers anciens combattants du front de Roumanie (des officiers qui avaient combattu sur le front roumain), en cours de création à Bucarest.

Le 18 juin 1931, Sa Majesté et Kira Kirillovna rentrèrent à Saint-Briac. La princesse Sybille de Saxe-Cobourg-Gotha, cousine éloignée de Kira Kirillovna et du même âge qu'elle, les accompagnait. Kira et elle étaient devenues très amies à Cobourg. Sybille était une princesse extrêmement gentille et simple. Elle finit par profiter sans réserve de la vie une fois qu'elle put jouir de l'atmosphère de liberté de Saint-Briac et qu'elle fut loin des châteaux forts et des palais ancestraux ainsi que de la surveillance sévère de sa mère, la duchesse. La princesse Sybille plaisait à tous les Russes de Saint-Briac. Elle venait fréquemment à notre villa où se réunissaient les jeunes gens pour organiser des jeux. Il y avait de joyeuses séances de natation et des pique-niques dans la journée sur les plages. Elle était toujours triste de quitter Saint-Briac lorsque le moment du départ arrivait et le souvenir de ses séjours là-bas lui fut toujours très cher.

En 1932, la princesse épousa le fils du prince héritier de la couronne suédoise, Gustav-Adolf, qui devait monter sur le trône de Suède. Le mariage fut célébré en grande pompe. La princesse quitta les palais allemands pour ceux de la Suède. Elle devait bientôt devenir mère, mais le bruit courait que cette union n'était pas heureuse. Puis en 1947, son mari périt dans un accident d'avion. Tous les passagers furent carbonisés. Il fut très difficile d'identifier les restes de Gustav-Adolf. La princesse Sybille fut alors une jeune veuve avec deux filles et un fils. Bien qu'elle ne fût pas destinée à régner, le sort voulut que son fils montât sur le trône. Elle souffrit beaucoup par suite de la collaboration imprudente de son père, le duc Carl de Cobourg, avec les nazis. Cette jeune et merveilleuse princesse, dont l'apparition faisait penser à celle d'une princesse des contes de fées, devait traverser beaucoup de souffrances. Sa visite à Saint-Briac se termina au début du mois d'août 1931.

La Famille impériale était réunie à Saint-Briac et elle reprit sa vie normale au milieu du mois de juin. En passant par Munich, Sa Majesté Victoria Feodorovna rencontra le général Biskoupsky et, par son intermédiaire, ce dernier me fit dire de m'arrêter à Munich au cours de mon voyage à Belgrade afin de discuter de la coordination générale de notre travail. Nous ne nous étions pas vus depuis six mois. Biskoupsky n'avait toujours pas le droit de venir en France car il était inscrit sur une liste de personnes hostiles à la France. Toutes les tentatives qu'il avait faites pour être rayé de cette liste s'étaient révélées vaines et une intervention de la part de Leurs Majestés eût été inopportune.

Sa Majesté Kirill Vladimirovitch m'autorisa à m'arrêter à Munich en allant rencontrer à Belgrade nos principaux chefs de Yougoslavie. J'ai quitté Saint-Briac le 15 juin 1931. Je me suis arrêté à Munich pour y rencontrer le général Biskoupsky. Il avait l'impression que la situation en Allemagne était toujours incertaine et que la lutte interne entre les partisans de la République démocratique de Weimar, les monarchistes et le Parti National-socialiste s'était intensifiée. Biskoupsky continuait à penser que ce seraient les nationaux-socialistes qui gagneraient en fin de compte, c'est pourquoi il gardait des relations avec eux. Il trouvait les monarchistes trop passifs. Les groupes purement militaires de la Reichswehr jouaient, sous la conduite du général von Seek, un rôle de premier plan.

Au sein de notre Mouvement, le général Biskoupsky attachait la plus grande importance à l'Union des Mladoross et il pensait qu'il était par conséquent essentiel de les soutenir.

En ce qui concernait la situation intérieure de la Russie, il pensait que l'état de l'économie était toujours mauvais et que le régime employait la terreur afin de se maintenir au pouvoir. Il n'y avait aucun signe montrant que le régime s'affaiblissait. La survenue de soulèvements intérieurs était tout à fait improbable. Il ne faisait aucun doute que les Russes étaient mécontents du régime soviétique, mais il n'y avait pas le plus petit doute non plus que, après l'horreur de la Révolution, de la Guerre civile et de la terreur présente, la population était lasse et effrayée et que les gens gardaient leur mécontentement caché au fond de leur âme. Seule une guerre extérieure pourrait entraîner la chute du régime. Ces années-là, il y avait beaucoup de raisons de penser que la guerre était inévitable, mais qu'elle n'était pas pour bientôt. De plus, on ne voyait pas clairement quels seraient les adversaires qui s'affronteraient.

Il était incontestable que notre Mouvement de la Russie en exil se développait et que le nom de Sa Majesté était de plus en plus populaire. On pouvait le considérer comme l'homme ayant la plus grande autorité morale auprès des Russes en exil. Kirill Vladimirovitch était, en un sens, le Tsar de Russie pour les Russes qui avaient refusé de reconnaître le pouvoir soviétique et s'étaient réfugiés à l'étranger. Un des signes qui confirmaient le développement positif du Mouvement était le succès que remportaient les rassemblements des Russes de sentiment monarchiste organisés par le « Comité pour l'Union de l'émigration russe autour des chefs de la maison impériale », créé récemment à Paris. Le comité était présidé par un ancien député de la Douma (l'ancien parlement russe), N.E. Markov II, leader politique d'extrême droite. Au cours de l'un de ces rassemblements, il avait proclamé : « la Russie a besoin d'un tsar non seulement pour libérer et pour juger, mais aussi pour nourrir tout le monde et pour distribuer la terre – nous avons besoin d'un tsar du peuple. » Cette exclamation de Markov fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements de l'énorme salle qui était archi-comble. Il faut ajouter qu'il n'y avait pas si longtemps, Markov était notre ennemi.

Sa Majesté avait de son rôle une vue très large. Il gardait toujours à l'esprit l'idée qu'il n'était pas le chef d'un parti en particulier, mais qu'il s'efforçait de devenir le Tsar de toute la Russie et que, par conséquent, tous les Russes lui étaient chers. Son effort principal visait à restaurer la justice et la légalité dans la Patrie.

Le 29 juin 1931, je pris congé de Biskoupsky et poursuivis mon voyage vers Belgrade. Le 30 au soir, j'ai été accueilli par nos chefs de Belgrade : notre représentant K.D. Kafafov, le lieutenant-colonel Apoukhtine (qui avait la responsabilité de l'administration du « Corps ») et par tous les autres. Cette fois-ci, je suis descendu au Palace Hôtel pour éviter les inconvénients d'un appartement privé. J'ai passé la première soirée en conversation privée avec K. D. Kafafov, puis me suis couché tôt. Le lendemain, j'ai travaillé sans interruption jusque tard le soir, avec un déjeuner et un dîner légers. Pendant cette visite, j'ai accordé une attention toute particulière au chef du Corps de l'Armée et de la Marine, Apoukhtine, qui vivait et travaillait à Novi Sad, non loin de Belgrade. Son adjoint était le contre-amiral Neejmakov, homme d'un certain âge mais encore très actif. Ces deux responsables politiques étaient des personnalités brillantes et idéalistes profondément loyales envers Sa Majesté. Ils vivaient de leurs modestes salaires et consacraient leur temps libre, et parfois leur argent, à l'activité politique.

J'ai déjà expliqué que notre organisation militaire appelée « Corps de l'Armée, de la Marine et de l'Aviation impériales » était une association d'éléments militaires monarchistes de l'émigration dont les pensées et les intérêts étaient différents de ceux des éléments non militaires de cette même émigration. Ils continuaient à vivre selon leurs anciennes valeurs et habitudes, guidés par les traditions des unités militaires dans lesquelles ils avaient servi en Russie. Ils étaient invariablement passionnés par les souvenirs de l'armée ou de la marine impériale ainsi que par leurs souvenirs de guerre, ce qui n'était pas nécessairement vrai des Russes non militaires qui s'organisaient indépendamment de l'association militaire. Le « Corps » était un organisme strictement social, sans but militaire. Si le tour pris par les événements devait néanmoins nécessiter des unités militaires actives, le « Corps » serait un excellent réservoir d'officiers et de soldats expérimentés. Des sections du « Corps » voyaient le jour dans tous les pays où se trouvaient des émigrés russes.

Le général Apoukhine était un excellent administrateur. Il était particulièrement précieux à cause de sa compréhension des problèmes liés à la situation politique et de sa prudence lorsqu'il s'agissait de donner des instructions.

J'eus la grande satisfaction de rendre visite au métropolite Antoine. Son Eminence avait beaucoup vieilli l'année précédente et il ne pouvait plus marcher, mais il avait l'esprit toujours aussi clair et il continuait à administrer le Synode de Sremski-Karlovtsy avec beaucoup de sagesse. Il jouissait d'une grande autorité auprès du clergé et de l'émigration tout entière. Cette émigration avait beaucoup de chance de l'avoir ainsi que le remarquable archevêque Anastase qui devait lui succéder. Notre conversation fut très cordiale, je pus satisfaire sa curiosité au sujet de la Famille impériale et il se souvenait bien de sa visite à Saint-Briac.

A la demande de Kafafov et d'Apoukhine, je rendis visite à l'ancien ambassadeur de Russie en Yougoslavie, Strandtmann. Le gouvernement yougoslave, qui n'avait pas encore reconnu le gouvernement soviétique, le considérait toujours comme un ambassadeur. En effet, Strandtmann était responsable de tous les Russes qui se trouvaient en Yougoslavie et il jouait par conséquent un rôle important parmi eux. Il n'eût pas été sage de leur part de se le mettre à dos. Strandtmann soutenait l'Association militaire générale avec constance et il aidait de son mieux ses chefs en Yougoslavie. Pendant les premières années, il avait été hostile à notre Mouvement, considérant que les actions de Kirill Vladimirovitch tendaient à diviser l'émigration, mais après la mort du grand-duc Nicolas Nicolaevitch et celle de Wrangel, son attitude avait changé. Il n'était plus hostile, apportant même son aide à Kafafov et Apoukhine s'il en avait l'occasion. Il me reçut tout à fait correctement, m'expliquant que son objectif était de maintenir la paix entre les organisations russes. Son travail était compliqué par l'arrogance de certains des dirigeants qui se montraient intolérants à l'égard des opinions des autres. Il fit l'éloge de Kafafov et d'Apoukhine, disant qu'il était agréable d'avoir affaire à eux. Je ne pus que l'encourager dans son opinion et lui exprimer l'espoir qu'aucun malentendu ne surgirait entre notre Mouvement et les autres organisations.

J'eus plusieurs conversations avec l'ancien colonel de la Garde impériale Skorodoumov, héros de la Grande Guerre. Bien que ce fût un invalide, il était bouillant d'énergie, mais il était d'un tempérament difficile. De nombreux malentendus surgissaient entre lui, d'un côté, et les Russes et les Serbes de l'autre, parce qu'il refusait d'être subordonné à quiconque. Il n'était jamais content du travail des autres et il s'entêtait à agir comme il l'entendait. Grâce à sa ténacité, il avait réussi à former un « Comité pour l'érection d'une chapelle consacrée à la mémoire des soldats russes qui avaient combattu pour l'indépendance serbe ». D'éminents militaires serbes faisaient partie de ce comité qui était placé sous le haut patronage du roi et du gouvernement yougoslave. Des fonds privés étaient collectés et le gouvernement fournissait des subsides pour soutenir le travail du comité. On décida de construire le mémorial dans le cimetière militaire au bord du Danube, sur une colline qui domine la ville. Ce mémorial promettait d'être beau. Il représenterait un ange debout sur un piédestal appuyé sur une épée. Le piédestal devait être d'une hauteur telle que l'ange soit vu de loin ; et que la chapelle devait tenir dans le piédestal. Sous la chapelle, il y devait y avoir un mausolée contenant les tombeaux des soldats russes.

Pendant que le mémorial se construisait, le Comité recueillait soigneusement les restes des soldats russes enterrés dans les cimetières des différentes localités où ils avaient été tués. Quand cette tâche fut achevée, la chapelle fut consacrée solennellement. La cérémonie fut rehaussée par un défilé militaire serbe, auquel assistaient le Régent, le prince Paul, tout le gouvernement ainsi que les officiers supérieurs et dirigeants politiques serbes. Pour la consécration, l'office fut célébré par l'archevêque Anastase. Cette cérémonie fut vraiment une grande manifestation à la manière russe qui rappelait aux Serbes l'aide apportée par les Russes précisément à la création d'un grand Etat slave.

Ces événements causaient un immense plaisir aux émigrés russes, mais il fallait cependant se souvenir que, lorsque Skorodoumov et le Comité consacraient toute leur énergie à aplanir les nombreux obstacles, ils ne rencontraient que critique et dérision dans leur entreprise. Skorodoumov me demandait souvent de prier Sa Majesté d'adresser des encouragements aux membres du Comité lorsque leur moral faiblissait. Sa Majesté ne

refusa jamais de répondre positivement, si bien que lorsque le mémorial fut achevé, une délégation du Comité vint à Saint-Briac offrir à Sa Majesté un album de photographies représentant le monument et la cérémonie de consécration. Je reçus un sous-main portant la photographie du mémorial ainsi que la signature de tous les membres du Comité.

Kafafov et Apoukhtine me critiquèrent pour avoir traité directement avec Skorodoumov au lieu de suivre la voie hiérarchique normale, c'est-à-dire de passer par eux. Si je l'avais fait, cela eût causé des complications et des retards et Skorodoumov eût été mécontent. De plus, c'était là une affaire qui dépassait le cadre de notre Mouvement et qui intéressait tous les Russes. Ce ne fut que par une heureuse coïncidence et grâce à Skorodoumov que toute cette affaire fut placée sous le drapeau légitimiste.

Encouragé par son succès, Skorodoumov se lança dans un autre projet, cette fois purement politique. Il décida de monter une « milice populaire » destinée à des combats de partisans contre les Soviets. Skorodoumov calculait qu'avec une telle milice, il pourrait pénétrer en territoire soviétique pour engager le combat ; il espérait que les populations du sud de la Russie viendraient rejoindre sa milice avec enthousiasme, ce qui conduirait finalement au renversement du pouvoir soviétique. Personnellement, je pensais que tout cela était de la pure fantaisie. Le pouvoir soviétique était devenu suffisamment fort et ingénieux pour envoyer des unités spéciales de sécurité dans les régions en rébellion écraser des milices populaires comme celle de Skorodoumov. Il était peu probable que la population locale serait prête à soutenir cette nouvelle tentative de combat partisan alors que les souvenirs des horreurs de la Guerre civile et des représailles impitoyables de la Tchéka (Sécurité d'Etat) étaient encore tout frais. Enfin, on pouvait douter que la Roumanie et la Bulgarie permettent à la « milice populaire » de traverser leur territoire, car ces deux pays auraient craint de mettre en danger leurs relations, déjà fragiles, avec les Soviets.

Il n'y avait qu'un seul argument crédible en faveur de la milice de Skorodoumov : si la situation venait à changer, c'est-à-dire si une tentative militaire était faite pour renverser le régime soviétique, sa milice serait très utile. Cependant, rien ne laissait prévoir une telle tentative contre l'URSS. Aucun pays ne souhaitait déclarer la guerre aux Soviets. Mais il était difficile de convaincre Skorodoumov de quoi que ce fût. Il voulait aussi que sa milice soit indépendante de tout lien politique avec l'émigration, et subordonnée à lui seul. Il assumerait l'entière responsabilité de son organisation, mais il nous assurait que la devise de sa milice serait « Monarchie légitime ».

Skorodoumov n'avait besoin ni de l'accord ni de la bénédiction de Sa Majesté et nous ne pouvions nous opposer à son projet, mais comme l'entreprise serait mise en oeuvre sous le drapeau de la monarchie et que des membres du Corps y participeraient, nous y serions inévitablement impliqués. Cette éventualité inquiétait Kafafov et Apoukhtine et ils pressaient Sa Majesté d'ordonner à Skorodoumov d'abandonner son idée. Connaissant Skorodoumov, je ne voulais pas laisser Sa Majesté se retrouver devant un fait accompli et obligé de faire face à la désobéissance de Skorodoumov. Je préfèrai laisser Skorodoumov essayer de former sa milice à ses risques et périls et attendre que ses éventuels partisans décident si son projet était réaliste ou pas.

Depuis ma dernière visite, l'état d'esprit des légitimistes s'était amélioré. Il n'y eut presque pas de plaintes. Nos sympathisants et, d'une façon générale les émigrés russes en Yougoslavie, avaient besoin d'être encouragés parce que leur vie était plutôt monotone et terne au sein d'une population certes amicale, mais malgré tout étrangère ; de plus, la majorité d'entre eux occupaient des emplois inférieurs à leur formation initiale. Ils rêvaient donc de retourner dans leur pays natal, ce qui n'était pas surprenant.

Ces gens attendaient de moi que je leur apporte un encouragement capable de soutenir leur moral sans engendrer de faux espoirs, ce qui eût sapé leur confiance dans l'autorité du Centre.

Ma conférence était prévue pour le samedi 4 juillet à 6 heures du soir dans la vaste salle du restaurant « Mon repos ». Les légitimistes étaient vivement intéressés par cet événement. La salle, qui pouvait recevoir trois cents personnes, se remplit rapidement si bien que ceux qui arrivèrent en retard ne purent même pas trouver de place debout. Le haut clergé lui-même se montra intéressé ; les archevêques Hermogène et Théophane étaient

présents. Tous les principaux dirigeants de notre Mouvement ainsi que ceux de l'émigration étaient là, eux aussi. La séance fut ouverte par notre représentant, K.D. Kafafov, qui lança un « Hourrah » en l'honneur du roi Alexandre 1^{er} qui avait tant fait pour les Russes durant ces années difficiles. Ensuite, je transmis les bons vœux de Leurs Majestés à tous les Russes. La réaction fut un « Hourrah » sonore et le général Apoukhtine me chargea de « transmettre à Leurs Majestés l'expression de la fidélité de tous les Russes monarchistes légitimistes et de les assurer qu'ils étaient prêts à donner leur vie au premier appel de Kirill Vladimirovitch ». Alors tous se levèrent et entonnèrent deux fois « Dieu sauve le Tsar ».

J'emportai de Belgrade de merveilleux souvenirs. J'étais rassuré sachant que tout allait bien, grâce à des dirigeants comme Kafafov et Apoukhtine, mais j'étais inquiet au sujet de la santé du vénérable Constantin Dimitrievitch Kafafov, qui était en tout point un homme merveilleux et exceptionnel. Il avait été vice-ministre de l'Intérieur et directeur de la Police, poste important dans la Russie impériale. On serait tenté de penser que seul un juriste distingué et travailleur doublé d'un bureaucrate courageux pouvait occuper un tel poste ; c'est une erreur, Constantin Dimitrievitch n'était pas un bureaucrate sans cœur, mais plutôt une âme tendre et un grand idéaliste.

J'interrompis mon voyage de retour par un arrêt à Munich. Je voulais revoir Biskoupsky pour partager avec lui mes impressions de Belgrade. Il n'attachait pas d'importance à ce que pensaient les anciens de l'émigration, et ne se souciait pas de savoir s'ils se mettaient de notre côté. Il trouvait nécessaire, néanmoins, d'éviter toute action hostile de leur part et de donner l'impression que Sa Majesté était à la tête des éléments les plus conservateurs de l'émigration.

Je rentrai à Saint-Briac le 8 juillet 1931. La Famille impériale était là et Leurs Majestés écoutèrent mon rapport avec un grand intérêt. Ils étaient heureux d'apprendre que les Russes en Yougoslavie étaient si attachés à l'idée de la restauration de la monarchie.

Le 31 août 1931, je fus reçu au sein de l'Eglise orthodoxe russe. La cérémonie eut lieu dans la villa de Leurs Majestés et fut célébrée par le Père Basile Timofeev. Les parrains étaient Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et Sa Majesté Victoria Feodorovna. Comme mon prénom Harald ne figurait pas sur la liste des saints de l'Eglise orthodoxe russe, on me donna le nom de Georges. La fête de saint Georges tombe le 26 novembre selon le vieux calendrier julien, le 9 décembre sur le nouveau (grégorien). J'avais toujours voulu rejoindre l'Eglise orthodoxe russe, car c'était la confession de ma femme et de mon fils. De plus, mes liens étroits avec la Famille impériale rendait ce choix encore plus logique. Le métropolite Antoine avait toujours été favorable à cette démarche. Lorsque je lui ai annoncé qu'elle avait eu lieu, il m'envoya sa bénédiction accompagnée de l'icône de saint Nicolas le thaumaturge de Myre.

Pour soutenir l'état d'esprit des Russes en exil et réaffirmer son programme général, Sa Majesté publiait un Manifeste presque tous les ans. D'ordinaire cette publication coïncidait avec un événement politique d'importance mondiale, ou bien un événement important en Russie, ou simplement pour le Nouvel An. Ces manifestes étaient reproduits dans les journaux et des copies étaient distribuées dans différents pays et introduites secrètement en Russie, où cela était possible...

Le 1^{er} janvier 1932, Sa Majesté adressa un message à l'émigration dans lequel il reconnaissait que la situation économique avait fait de légers progrès, ce qui indiquait que les Russes prenaient le chemin de la guérison nationale. Ce progrès était, selon lui, le résultat des efforts du peuple russe et ne pouvait être attribué au pouvoir communiste. A vrai dire, cette convalescence était entravée plutôt que favorisée par le régime communiste, car elle était sapée par la lourde bureaucratie centralisée ainsi que par un collectivisme totalement irréaliste.

Le Manifeste de Sa Majesté se terminait par ses mots :

Mes vues sont entièrement tournées vers l'avenir. Je sens l'aspiration fiévreuse des Russes vers un renouveau. Je suis fier de voir leur vitalité et leur aspiration à la créativité et je souffre profondément en voyant les difficultés qu'ils doivent endurer dans leur quête d'un avenir meilleur. Mais

l'heure du triomphe s'annonce et le jour est proche où le monde entier pourra admirer la grandeur de la Russie libre.

Kirill

Le 23 décembre 1931

Saint-Briac.